

JOURNAL
HELVETIQUE
OU
RECUEIL
DE
PIECES FUGITIVES
DE LITERATURE
CHOÏSIE;

De Poësie ; de Traits d'Histoire ancienne & moderne ; de Découvertes des Sciences & des Arts ; de Nouvelles de la Republique des Lettres ; & de diverses autres Particularités intéressantes & curieuses, tant de Suisse, que des Païs Etrangers.

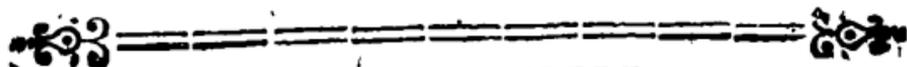
DEDIÉ AU ROI.

SEPTEMBRE 1758.



NÉUCHÂTEL.

DE L'IMPRIMERIE DES JOURNALISTES.



M DCC LVIII.





JOURNAL HELVETIQUE,

SEPTEMBRE 1758.



L'Auteur de l'*Abeille Littéraire* nous a écrit une Lettre, dans laquelle il rejette sur des occupations multipliées, les différentes interruptions que ses Essais ont souffertes, & il nous fait espérer d'être plus exact dans la suite à remplir l'engagement qu'il a pris envers le Public de fournir chaque Mois une Pièce de sa façon.

Nous sommes bien aises de profiter de cette occasion pour lui faire conoître, que nos Lecteurs ont paru assés généralement satisfaits de son travail, mais qu'ils l'auroient été beaucoup plus, si ses Pièces eussent été

suivies ; sur tout étant pour la plûpart liées les unes aux autres , elles perdent leur prix après un intervalle de plusieurs Mois. Voici la fin du Plaidoier en faveur de l'Ame des Bêtes.



L' A B E I L L E L I T E R A I R E

XV. E S S A I.

*Fin du PLAIDOIER , en faveur de l'Ame
des Bêtes.*

Etiam Feræ sentiunt :

C I C.

RIEN ne paroît satisfaisant dans le Système qui fait des Animaux autant d'Automates. Mille probabilités se réunissent au contraire , pour nous mener à cette conclusion : *Le Bêtes ont une Ame.* Essayons de répandre encore quelque jour sur cette vérité.

Dieu ne peut me tromper. Il seroit indigne de sa véracité de se jouer de mes erreurs , & de ne faire de ma vie qu'une chaîne d'illusions & de prestiges. J'ose avancer cependant, qu'il me trompe , & qu'il me plonge même dans une erreur
inévi-

inévitable, si les Brutes n'ont point d'Ame: Laissons nous guider ici par l'Expérience.

C'est sans doute par un ordre immuable du Créateur, que je raporte la soif à mon Gosier, la faim à mon Estomac, la joie & la douleur à mon Cœur. Plus j'examine mes Sens, plus je me persuade qu'ils m'ont été donés pour veiller à la conservation de mon Corps, & pour me faire discerner entre les divers objets, ceux qui me sont avantageux & ceux qui pourroient me nuire, mais ils ne peuvent servir à cette fin, que par le moyen de mon Ame. Sans elle, toute cette admirable structure devient inutile. L'Oeil ne voit plus: L'Oreille n'entend plus: Tous mes Organes sont insensibles.

Je jette maintenant les yeux sur les Animaux, & j'y vois également briller cette sagesse divine à laquelle rien ne coûte, mais qui ne fait rien envain. Quel art, quelle justesse dans la formatipn de leurs Organes! L'œil de la Brute a, come le mien, ses membranes, ses tuniques, sa prunelle, ses fibres, ses humeurs disposées suivant toutes les Règles de l'Optique. Son Odorat n'est il pas come le mien une trame de vaisseaux de différentes espèces, entrelassés les uns avec les autres? C'est

une Membrane fine & délicate ; de font des Sinus , des Fibrilles nerveuses , des Nerfs olfactoires , dont le tissu est inimitable. L'Animal flaire tout ce qu'il doit manger , & pour le dire en un mot , son odorat est ordinairement plus fin que celui de l'Home. Le Chien de chasse en est la preuve : Que de cartilages , que de fibres musculieuses dans son organe de l'Oüie ! Une peau bien tendüe , des sinuosités bien ménagées , un tympan bien placé , tout y est disposé pour recevoir & ramasser les raions sonores. Le goût y a de même ses papilles nerveuses , ses glandes , ses conduits salivaires , ses amigdales. . . . L'Auteur de la Nature a donc pris soin de combiner , de perfectioner les Sens des Brutes : D'où j'infère qu'elles voient , qu'elles sentent , qu'elles entendent , ou que cette inimitable combinaison , n'est chez elles que pour la parade , pour une vaine & frivole ostentation.

J'en appelle au bon Sens. Est il croiable qu'elles aient des Yeux pour ne point voir , un Odorat pour ne point sentir , des Oreilles pour ne point entendre ? C'est là cependant ce qu'il faut admettre , si elles n'ont point d'Ame , puisque sans un principe sensitif & immatériel , toutes ces parties

ne feroient qu'une matière brute & insensible.

Si nous fixons des regards attentifs sur les états naturels qui résultent de ces Organes, nous y découvrons le Sentiment. Je poursuis le Parallele de l'Homme avec la Bête, pour doner plus de force & d'énergie à mes réflexions : Quel usage faisons nous donc de nos Yeux ? Nous les tournons à droite, à gauche, de toutes parts, pour apercevoir les objets étrangers. Nos Yeux sont des glaces fidèles, où tous les objets viennent tour à tour & sans confusion se peindre dans le fond de la rétine. Dieu y a allumé je ne sçais qu'elle flamme céleste, qui n'a rien d'égal dans tout le reste de la nature. Ils sont les Interprètes de nôtre Ame.

L'Oeil sçait toujours du Cœur, les premières nouvelles,

C'est lui qui le premier épouse ses quèrelles,
 Qui sent ses Passions, qui suit ses intérêts,
 Qui n'est point en repos, si le Cœur n'est en
 paix,

Dans l'amour, il est doux ; - dans la haine fèvère ;
 Il est trouble s'il craint ; il est clair s'il espère ;
 Dans un étonement, il ne peut se mouvoir ;
 Dans une rêverie, il regarde sans voir,

Tout cela n'arrive t'il pas exactement dans les Bêtes? Le Cerf paisible dans le fonds d'une Forêt, regarde le passant d'un œil fière & intrépide; mais se voit il entouré d'une troupe de Chasseurs, sa prunelle nage dans les larmes. Le Lion est il en courroux: Ses yeux sont des Comètes en feu, qui dardent mille étincelles. Voiés le malade & abatu; il ne les ouvre plus qu'à demi, la langueur est peinte dans ses regards: Ils sont incertains & flotans: On diroit qu'il implore le secours de tout ce qui l'environe. LA FONTAINE, que je pourrois nommer le Confident de la Nature, ne dit il pas du Lion furieux

Le Quadrupède écume & son Oeil étincelle?

Quand il peint au contraire ce Corbeau, qui à l'exemple de l'Aigle veut enlever

Un vrai Mouton de Sacrifice,

Qu'on avoit réservé pour la bouche des Dieux

Il ne lui donne plus un Oeil enflamé de colère; mais il ajoute:

Gaillard Corbeau disoit, *en le couvrant des yeux*

Je ne fais qui fût ta Nourrice:

Mais ton corps me paroît en merveilleux état,

Ne nous bornons point à des traits particuliers. Écoutons les Homes: N'ont ils pas

pas perpétuellement à la bouche : „ Que le
 „ Chien est fidèle & qu'il conoit son Mai-
 „ tre : Que la Brébis craint le Loup ? Ne
 „ disent ils pas fans cesse , les ruses du Re-
 „ nard , la police des Abeilles , le courroux
 „ du Taureau , l'œconomie de la Fourmi,
 „ la discipline des Eléphants ? „ Lisons les
 Histoires : Combien de démonstrations n'y
 opose t'on pas au Siftème des Automates ?
 Dans les *Antilles* (a), ce sont des Crabes , qui
 sortent au Printems des Bois en Bataille
 rangée, & vont chercher au loin les Rivages
 de la Mer, s'y tracent un Camp régulier &
 fortifié, y font éclore leurs petits, & revien-
 nent en bon ordre, dès qu'ils sont forts &
 vigoureux. Chez les *Grisons* (b) aux envi-
 rons de *Coire*, ce sont de gros Rats, qui dans
 le tems des Fenaisons font leur provision
 du Foin le moins verd. Rien de plus amu-
 sant que leur ingénieux manège : L'un d'eux
 se couche sur le dos & dresse ses pattes. On
 le charge ; on le traîne doucement jusqu'au
 Magasin. PORUS, abatu par l'invincible
 ALEXANDRE (c), mouroit la poussière. Un
 E'phant accourt, couvre son Maitre blessé, lui
 fait un rempart de son vaste Corps, soutient

(a) Histoire des Isles ANTILLES.

(b) SPON. Voïage d'Italie.

(c) Vie d'ALEXANDRE le Grand.

une grêle de traits, & conserve enfin la vie à ce Roi presque expirant. GEMELLI (*) nous décrit aussi, de quel artifice se sert l'Aigle, pour briser la dure écaille des Tortues. En 1731, on vit à Paris & en Angleterre un Chien industrieux, qui dans un grand nombre de caractères d'Imprimerie, choisissoit sans se tromper ceux qu'il falloit, pour exprimer successivement autant de Noms, qu'on lui en demandoit. Quelle rage plus terrible que celle du Tigre afamé ! Quelle ardeur plus impétueuse, que celle du Cheval dans une Bataille ! Avec quel empressement le Pouffin, qui vient d'éclorre, ne fuit il pas l'Oiseau de proie ? Par quel bêlement plaintif, le jeune Agneau n'appelle-t-il pas sa Mère, dès qu'il aperçoit le Loup ? A quels transports joyeux ne se livre pas le Chien, quand il revoit son Maître après une longue absence ? Tant il est vrai que les Animaux marquent en tout des sentimens, & les expriment d'une façon qui n'a rien d'équivoque ! Mais laissez déclamer le Cartésien ! L'Automate à des yeux sans voir : Il se plaint sans douleur : Il se réjouit sans joie : il se rapelle, sans mémoire : Il sent sans Principe sensitif : Que d'absurdités !

Réfu-

(*) Voyage au tour du Monde.

Résumons. On voit dans les Brutes des Organes façonnés avec autant d'art, & de précision, que ceux des Homes. On les voit user de ces Organes dans tous les tems, dans tous les Pais, dans toutes les circonstances, pour peindre leurs sentimens. Il n'est point de spéculation, qui puisse dementir ces expériences. Si tout cela s'exécute machinalement, si tant d'éfets admirables n'ont rien de réel, je suis à cet égard dans un prestige inévitable : C'est donc Dieu qui me trompe : Admette qui voudra cette afreuse Conséquence.

Donons à cette vérité un tour plus Philosophique. **SOCRATE** méprisoit les Livres d'**ANAXAGORE**, parce qu'il ne recherchoit point les causes finales des œuvres de la Nature. Cette recherche étoit, selon lui, la vraie Philosophie. **DESCARTES** prétendoit au contraire, que c'est une témérité de vouloir pénétrer dans les vües du Créateur & d'assigner les fins de chacun de ses Ouvrages. Ces deux Philosophes étoient Homes ; & come font les Homes, ils ont outré. Voilà le juste milieu ; quand Dieu nous cache ses vües, ne cherchons point à les deviner, mais quand il nous les découvre par des indices parlans, n'est il pas raisonnable de les reconoitre ? Ne dit-on pas
 tous

tous les jours? „ L'Air à été fait pour l'entretien de la vie des Homes: Les Fruits délicieux que fournit la Terre ont été destinés à leur nourriture? Je dis aussi: „ L'Oeil a été fait pour voir & l'Oreille pour entendre. „ Je prens même un effort plus élevé, & je demande, quel est le but de l'organisation de notre Corps? C'est à notre Ame à se le développer. N'est ce pas par le moien des Organes du Corps, qu'elle aqiert mille connoissances agréables, qu'elle éprouve une infinité de Sensations? Il est donc aussi vrai de dire, que le Corps a été fait pour l'Esprit auquel il devoit être uni, qu'il l'est d'affurer que l'Esprit a été fait pour Dieu. Apliquons ce grand Principe: A quoi a été destinée cette combinaison prodigieuse des ressorts de l'Animal organisé, si ce n'est à loger une Ame? Que ce Philosophe (*) dont (a t'on dit) l'Esprit n'avoit pas d'autres bornes que la Nature, soutienne tant qu'il voudra, que les Brutes n'ont été faites que pour nous: Il confond les usages accessoires des choses avec leur fin primitive & naturelle. Rien de plus, car à quoi nous servent les Bêtes féroces, les Insectes, tant de Corpuscules animés, de petits êtres vivans, qui peuplent l'Air & les Eaux? Et ces Animaux-

(*) ARISTOTE.

mêmes,

mêmes, qui nous rendent d'utiles Services, ne pourroient ils nous les rendre, sans la variété infinie, la délicatesse, la multiplicité de leurs Organes? Me dira-t-on enfin, que tout cela est pour leur conservation? Mais pour quelle conservation? De la Machine, & d'elle seule? Ce seroit suposet ce qui fait le sujet de notre dispute. Qu'on me fasse voir un Vaisseau, qui prenne le Vent sans le secours d'aucun Pilote; qui de lui même évite les Ecueils & les Bancs de Sable; qui élève, ou qui déploie ses Voiles à propos, & qu'on vienne me soutenir ensuite, que c'est le mouvement général de l'Eau ou du Vent, qui lui fait produire ces effets, je ne pourrai le croire. Je m'obstinerai à y reconoitre un dessein, un but, un choix, des moiens. Ainsi quoi qu'on me dise sur la Brute, quelques efforts qu'on fasse pour me prouver, que tout ce qu'elle fait part d'un simple mécanisme, n'est qu'un jeu de sa Machine, il me restera toujours une conviction, que j'y aperçois des pensées & du sentiment. Je le redis enfin: Plus je vois briller de finesse & d'art dans ses opérations; plus j'aperçois d'analogie entre ses Organes & les miens; plus je trouve de raport entre ma façon de sentir, & tous les symptômes de sentimens, qu'elle

me

me manifeste ; moins je puis m'empêcher de conclure , qu'il y a en elle un principe immatériel , uni à sa machine , & par la direction duquel elle exécute tant d'actions étonnantes.

Voilà donc la réalité de l'Ame des Bêtes bien établie. Au lieu d'essayer d'en développer quelques propriétés , je pourrois m'arrêter ici à l'abri de cette réponse générale : Nous connoissons l'existence de mille choses dont nous ignorons la nature : La dureté des Corps , leur élasticité , la pesanteur , l'électricité sont autant de Phénomènes dont les causes sont aussi obscures , que les effets sont certains. Mais laissons nous encore guider par l'expérience. Entrons dans la carrière , qu'elle semble nous ouvrir.

1°. Elle m'apprend que la matière ne peut jamais devenir pensante. Divisées , exténuées , limées , subtilisées ses parcelles tant qu'il vous plaira , elles feront encore étendues , divisibles , corruptibles ; la matière ne peut donc pas devenir simple : Elle ne peut penser : Or l'Ame des Bêtes pense , & par conséquent elle n'est pas matérielle.

2°. Si je la réduis à un principe purement sensible , le *Cartésien* pourra me battre par mes propres armes. „ Selon vous ,
„ dira-t-il , les Bêtes font des actions sem-
„ blables

» blables à celles d'un Etre raisonnable, &
 » n'ont cependant point de raison : Elles
 » peuvent donc aussi en faire de pareilles
 » à celles d'un Etre sensible, & cependant
 » ne point avoir de sentiment. » J'avoue
 que cette Conséquence me paroît sans
 réplique. Je rabats donc ce qu'il faut ra-
 battre, & me bornant à l'exposition nue &
 purement historique, des opérations des
 Animaux, je leur accorde un Principe non
 seulement immatériel, mais encore intelli-
 gent, doué d'une certaine raison (*).

3°. De la Raison, s'écriera quelque
 sévère *Aristarque!* . . . De la Raison! Quel
 Paradoxe! C'en est donc fait de la diffé-
 rence, qu'il y a entre la Brute & nous.
 Faut il donc raïer cette Définition, admise
 dans tous les ages : *L'Homme est l'Animal
 raisonnable?* Point de courroux. Le
 Philosophe propose ses idées; on est mai-
 tre de les adopter ou non. N'est il pas
 vrai, que l'Intelligence de Dieu est infi-
 niment supérieure à celle des Anges? L'Esprit
 des Anges n'est il pas à son tour supérieur
 à la Raison humaine? Entre les Hommes
 mêmes,

(*) On explique assés ce qu'on entend ici par
 le mot de *Raison*, pour ne choquer personne. On
 a voulu éviter de se servir du mot d'*Instinct*, à
 cause de l'abus que l'on a coutume d'en faire.

mêmes, n'y en a t'il pas de plus intelligens les uns que les autres ? Voilà donc une gradation, une Chaine d'Êtres intelligens : Vous voulés la terminer à l'Esprit humain, & moi j'y ajoute l'Âme des Bêtes. Les Esprits finis diférent de l'infini en ce qu'ils ont des bornes, & que l'infini n'en à pas ; mais ils ne diférent entr'eux, que par l'étendue plus ou moins grande qu'il y a entre leurs limites. Ainsi un Cercle est plus grand qu'un autre Cercle, parce que sa Circonférence est plus éloignée de son centre. Peut-on donc me nier, que Dieu ait pû former des Âmes douées d'une Raison plus bornée que la Raison humaine ?

Quelle lumière ne répand pas sur ces Réflexions, la contemplation de chaque espèce d'Esprits ! Les Anges sont destinés à voir Dieu, à être les fidèles Ministres de ses volontés ! Dieu leur a donné une Intelligence plus vaste, & proportionnée à ce but. L'Homme, créé pour conoitre & pour aimer Dieu, mais pour ne le pas encore voir dans toute sa splendeur, n'a pas reçu les Connoissances lumineuses qui dissipent tous les nûages. Descendés quelques degrés, & jugés de la courte Sphère de la Brute, par les bornes de sa destination. Voulés vous toucher au doigt la diférence qu'il

qu'il y a entre votre Ame & la sienne? Considerés ses opérations & jugés : Toutes ses idées se réduisent aux objets corporels, qui ont quelque raport d'utilité avec son Corps. „ Elle n'a point, dit un illustre Anglois (*), d'Idées spirituelles; celles d'un Dieu, d'une Religion, du Bien, du Mal; elle manque de ces Notions générales sur lesquelles on fonde les Arts & les Sciences”. Tant de rares prérogatives, ne suffisent elles donc pas, pour nous élever au dessus des Bêtes?

Objection.

Ne dissimulons cependant pas, qu'on peut ici faire une difficulté, à laquelle il paroît difficile de répondre; c'est qu'il y a tant de raison dans plusieurs actions des Bêtes, qu'il est impossible que leur Ame les exécute, sans une Intelligence fort étendue?

Solution.

J'avertis d'abord, que je ne me flate pas de rendre raison de tout, ni même de prévoir toutes les difficultés, mais n'est ce pas un Principe avoué de tous les gens sensés,

(*) **LOKE** Essai sur l'Entendement humain
L. 2. C. 11.

sés, qu'on ne doit pas abandonner une vérité, parce qu'on ne peut pas répondre à toutes les Objections ; que c'est souvent moins la faute des Systèmes, que celle de l'Esprit humain ; qu'on trouve enfin rarement parmi les Hommes une lumière sans mélange de quelques ombres.

Je répons ensuite, qu'il faut surtout ici se défier de l'Imagination. Elle se plaît à grossir les objets, & les interprète mal, parce qu'elle les voit mal. Nous prêtons de la finesse aux Brutes, dans des actions qu'elles font machinalement, & parce que de semblables opérations supposeroient en nous des lumières & des vûes, nous supposons aussi du raisonnement dans les Bêtes.

Objection.

Ici le *Cartésien* triomphe. Voilà, dit il, ce que je prétendois. L'Âme des Animaux ne sert de rien, pour expliquer les Phénomènes qu'on y admire. Revenons donc au Mécanisme.

Solution.

Fausse Conséquence. Tout ce que nous faisons, & même parfaitement, se fait il donc toujours par la direction de notre Âme ? Somes nous par exemple sur le point
de

de tomber ? Quelques mouvemens, effectués avec la dernière précision, nous rendent l'équilibre. Cependant ces mouvemens sont indéléberés, l'Ame n'y a point de part. Pourquoi ne pas raisonner de même sur quelques Actions des Brutes ? L'Oiseau vole ; le Poisson nage, & quelles règles n'observent ils pas alors ? Nous n'en sommes pas frappés, parce qu'ils sont faits pour cela, disons nous : Faut il donc croire que le Formicaléon est plutôt obligé de faire des combinaisons pour construire son Cône, que l'Oiseau pour voler ? Le Chevreau ne fait il pas aussi tôt discerner la Liqueur qui lui convient, qu'il fait marcher ? S'il ne lui faut point de raisonnement pour le second cas, pourquoi lui en faudroit il pour le premier ? C'est dans ces fortes d'opérations que brille la Sageffe & la Providence du Créateur. En un mot, je ne raisonne point par des effets, dont j'ignore le Principe, mais tout me découvre une raison dans les pensées, & dans les sentimens de l'Animal ; & c'est à cela que je restreins la Sphère de son Ame.

Objection.

Mais, continue-t on, tout ne prouve-t-il pas que les Animaux sont privés de raison ?

Le Perroquet , par exemple , a la faculté d'articuler des sons humains. S'il a de la raison , pourquoi n'en use t'il pas pour s'entretenir avec les Homes ?

Solution.

Parce qu'il n'a pas été fait pour cela ; que son Intelligence est trop limitée. Sa Raison ne va pas jusques là : Est ce affés pour conclure , qu'il n'en a point du tout ? J'ai des yeux. Voilà un horizon immense. Je n'en découvre qu'un certain espace. Dira t'on que je ne vois pas du tout ? Non ; mais que ma vüe est trop bornée , pour s'étendre jusqu'au bout. Tel est le langage de la Raison.

Objection.

On reprend : Ou cette Ame des Brutes seroit immortelle , ou vous l'admettés mortelle. Dans le premier cas , vous vous mettés de *Niveau* avec les Rabins , les Cafres , les Brachmanes ; dans le 2^o. on fournit des Armes à l'Incrédule , qui en conclura que nôtre Ame est donc mortelle aussi.

Solution.

Cette Objection a je ne sçais quoi d'ébloüissant à la première vüe ; mais pesons en les idées , & le prestige s'évanoüit. *On veut*
que

que les Esprits ne puissent périr, parceque, diton, ils sont simples & indivisibles! Mais je demande; est il donc bien décidé, que tout Esprit ne puisse plus finir, par là même qu'il est Esprit? L'Ame humaine a eû un comencement; & elle ne pourroit pas avoir de fin? Pourquoi soutient on donc ordinairement, que toutes les Créatures dependent de Dieu, qu'il a seul une existence nécessaire? Pourquoi ces anciens Philosophes, qui nous valoient bien, n'ont ils eû sur ce sujet que des Notions vagues & flotantes? „ Si je me trompe, disoit PLATON, en croiant mon Ame immortelle; „ je le fais de bon gré: Cette Erreur me „ fait plaisir: Je ne veux pas qu'on me „ l'arrache. „

Tranchons le mot, la Raïson abandonée à elle même n'auroit jamais pû avoir ici une pleine conviction; il faloit une Révélation. Dieu a daigné nous l'acorder. Il a parlé, & tous les doutes sont finis. Qu'on ne craigne donc plus pour une vérité apuïée sur la Parole de Dieu même; & qu'on laisse chacun spéculer à son gré, sur une Hypothèse, qui n'a rien de comun avec la Réligion. Ce seroit se faire des monstres, pour se doner ensuite la peine de les combattre.

J'arrive enfin au bout de ma *Carrière*. J'ai exposé sans partialité les raisons des deux Partis ; que le Lecteur judicieux se décide.

S'il m'est permis de le dire, le *Système* du Cartésien paroît plus ingénieux, que vraisemblable. Il est abstrait, & difficile à saisir : Ses preuves cependant, présentées sous un certain jour, ont un air séduisant ; on a de la peine à s'y refuser. On voudroit qu'elles parussent moins fortes. Ce sentiment a toujours eû d'illustres Partisans, & demande pour être entendu plus de Philosophie que l'autre.

L'Anti Cartésianisme a pour base l'Expérience. Il a le préjugé pour lui : On est tenté de l'embrasser même sans examen. Mais en vient on au détail, on est tout surpris d'y trouver une foule de difficultés. Je crains bien qu'on n'ait jamais la dessus de *Système* à l'abri d'Objections raisonnables.

Incidit in Scyllam, qui vult vitare Carybdim,

LAUSANNE.

* * *

LE

* * * * *

LE TRIOMPHE *de la* RAISON.

A L E G O R I E.

DANS le premier Age du Monde, la VERTU & la RAISON régnoient sur les Homes. Elles les rendoient heureux. Mais sous le Règne de NEMBROD, les Passions, jusqu'alors inconnues, comencèrent à paroître. Sous celui de SE'MIRAMIS, elles devinrent si puissantes, qu'elles entreprirent de chasser la *Vertu* & la *Raison*. Celles ci abandonnées des Humains, & trop foibles pour résister à leurs cruels Enemis, abandonèrent l'empire, que JUPITER leur avoit doné sur les Homes; & sous le nom d'UTERIS & de NORAIS, elles furent chercher dans les Déserts, un Azile assuré. Ceux qu'elles avoient rendus heureux les abandonèrent. MELANIE & CEPHALE son Epoux eurent seuls le courage de les suivre. Couple heureux! Pourquoi n'a-t-on pas celui de vous imiter?

Elles fixèrent leur séjour dans une Grotte que la Nature avoit eû soin d'embéllir. Elle étoit tapissée de Coquillages de différentes couleurs; leurs nuances n'étoient point af-

forties avec art ; elles ne formoient point de ces Compartimens réguliers , qui ne présentent jamais aux yeux que le même objet , & dont l'uniformité nous lasse : L'irrégularité avec laquelle elles étoient placées ofroit toujours quelque chose de nouveau à la vue. Elle étoit pavée dun Gazon en tout tems émaillé de Fleurs ; une Prairie charmante l'entouroit ; sa fraîcheur étoit entretenüe par un Ruisseau , qui faisoit mille détours , & dont les Eaux plus claires que le Cristal , rouloient lentement sur un sable argenté. Son doux murmure , mêlé avec le gazouillement de mille Oiseaux , formoit un Concert délicieux. Assés près de là , on voioit une Forêt impénétrable aux rayons du Soleil. Les Chènes, aussi vieux que le Tems , élevoient , à l'envi , leurs têtes orgueilleuses ; le Jasmin & le Chevreuille , quoi que foibles Arbustes , n'avoient pas voulu leur laiser la gloire d'embélir seuls cet aimable séjour. Ils s'étoient entrelasés dans leurs ramaux , & la Terre étoit couverte des Fleurs qu'ils laissoient tomber.

Peu de jours après son arivée dans ces beaux lieux , ME'LANIE mit au jour un Fils. Elle l'élevoit avec grand soin ; elle l'aimoit tendrement ; sa Vie étoit douce & tranquile ; mais le Destin , jaloux de son bonheur , lui enleva

enleva son Epoux. Que seroit-elle devenue à ce funeste coup, sans la *Vertu* & la *Raison*! Elles ne l'abandonèrent point à ses peines. *Pleurés*, lui dirent elles; *votre douleur est juste, mais elle doit avoir des bornes: Vos larmes deviendroient enfin criminelles, & vous devés respecter les Ordres du Destin.*

Mélanie, toujours docile à leurs raisons, essuia bientôt ses larmes. Les Dieux, touchés de sa soumission, résolurent de la réunir à son Epoux. Les *Parques* obéissent à l'instant, & vont trancher le fil de ses jours. Elle sent avec tranquillité aprocher la fin de sa vie; & ce moment, si terrible pour ceux qu'asservissent les Passions, fût pour elle rempli de charmes. Elle prend son Fils, l'embrasse tendrement; & le remettant dans les bras d'UTERIS & de NORAIS: *N'abandonés pas ce cher Enfant*, leur dit elle; *qu'il soit élevé par vous; dites moi que vous lui ferés à jamais éviter les Passions, & je descendrai sans regret sur les sombres Bords.* Ce que vous demandez ne dépend pas de nous, répondit UTERIS. *Votre Fils éprouvera leur tyrannie; ainsi l'ordone le Destin.* A ces mots *Mélanie* partit acablée du chagrin le plus vif. *Tranquillisés* vous reprit NORAIS; *Votre Fils, il est vrai, ne suivra pas toujours la Vertu; une bquillante Jeunesse le livrera*

aux Passions ; mais je saurai le retirer d'un Esclavage honteux & le ramener à la Vertu.

Mélanie satisfaite, voulut lui marquer sa reconnoissance, mais elle expira. Son Ame alla habiter les *Champs - Elisés*.

IPHIS (c'étoit le nom de cet Enfant chéri) ne reconut donc plus d'autre Mère qu'UTERIS & NORAIS. Il passoit près d'elles la vie la plus heureuse. Une partie du jour étoit employée à l'Etude & aux Exercices, qui convenoient à son âge; le reste à des amusemens innocens : La Vertu & la Raison ne les condanent pas. La Chasse, la Pêche, la Promenade lui fournissoient tous les jours des plaisirs nouveaux : Heureux s'il eut toujours vécu ainsi ! Mais le tems prescrit par le Destin aprochoit : Il avoit at teint sa quinzieme Année, lors qu'UTERIS lui fit ce discours :

Je vais, Mon cher Iphis, quitter cet aimable séjour. Une partie de mes Sujets me rapelle. Oubliant leur ingratitude, je vole à leur secours. Avez vous le courage de me suivre ? Ce doute m'humilie & m'afflige, répondit IPHIS, le Visage couvert d'une rougeur modeste. *Quoi ! Aimable UTERIS, avez vous pû penser que je vous abandonerois ? N'est ce pas vous, qui faites tout le bonheur de ma vie ? N'ai je pas toujours fait gloire de vous suivre ?*

Il est vrai , reprit UTERIS ; mais dans ces Déserts , éloigné des Passions , vous n'aviés pas d'obstacles à surmonter. Je ne veux point vous en imposer. Pour suivre mes pas , il vous faudra livrer tous les jours de nouveaux Combats ; l'Amour , l'Ambition , la Prodigalité , l'Avarice , chercheront à vous séduire : Pour peu que vous prêtiez l'oreille à leur voix enchanteresse , vous vous égarerés.

Non , reprit IPHIS avec vivacité ; rien n'est capable de me séparer de vous. J'aimerois mieux subir la mort la plus crüelle ; je suivrai vos traces , j'en suis sûr : NORAIS sera mon guide.

Je vois avec chagrin , dit NORAIS , que la présomption a déjà infecté votre Cœur. Quoi ! sans me consulter , vous comptés sur moi ! Voilà l'aveuglement des foibles Mortels , s'ecri a-t-elle , Esclaves des Passions , ils croient encore que je leur sers de guide ; & lors que touchée de leurs maux , je viens à leur secours , ils sont au desespoir de me reconnoitre , & macablent d'injures. Je suis foible , hautaine , ennemie des plaisirs. Loïn de contribuer à leur bonheur , je les rends malheureux. C'est ainsi que vous penserés dans peu , poursuivit elle en se tournant du côté d'IPHIS ; mais aprenés , jeune Homme , que j'abandonne aux Passions ceux qui comptent trop

trop sur moi & ce n'est que par la crainte de me perdre qu'on peut me conserver. Mais c'est employer trop de tems en discours inutiles ; Allons , Chère UTERIS , au secours de ceux qui nous appellent , nous trouverons encore des Sujet fidèles.

IPHIS , peu fait aux reproches de *Noraïs* , en fut acablé ; & tombant à ses genoux : *Abandonerez vous , lui dit il , le Fils de Mélanie ? Avés vous oublié qu'il fut confié à vos soins ?*

Je vous aime , dit elle en l'embrassant tendrement ; & malgré vôtre présomption , je veux bien éclairer vos pas. Mais pour ne vous point egarer , veillez toujours sur vous même & ne me perdez jamais de vüe. Il promit de suivre exactement son avis : Elles continuèrent leur route.

Les Passions , instruites de la résolution qu'elles avoient prise de se montrer à l'Univers , en furent éfraiées. Elles savoient bien que la Vertu & la Raison , quoi que peu suivies des Homes , en étoient toujours respectées ; leurs Noms même étoient sacrés parmi eux : Ils se rapelloient avec plaisir la douceur de leur Règne ; & plusieurs , lassés enfin de la Tiranie de leurs Enemis , les cherchoient déjà avec empressement. Il parut donc nécessaire aux Passions de s'op-
fer

fer au progrès qu'elles pouroient faire. Elles s'assembloient en tumulte ; elles tiennent un Conseil, où président la *Colère*, l'*Envie* & la *Vengeance*. Chacune dit son avis : Elles se disputent, se quèrent. Ce ne sont plus ces Passions qui, pour séduire les Mortels, affectent tant de douceur : Elles avoient quitte le voile qui les couvre : La *Fureur* les anime ; elles en viennent aux mains les unes avec les autres.

Arété, leur cria l'*Illusion*. Avés vous oublié que je puis seule empêcher les Humains de retourner à la *Vertu* ? Vous le savés, une seule voie conduit à elle. Je me placerai à l'entrée ; je gagnerai ceux qui s'y présenteront : Je les ramènerai sûrement à vous ; & s'ils la retrouvent un jour, je jure par le *Stix*, que ce ne sera que lors qu'ils auront cet âge, qui les rend incapables de vos suivre.

A ces mots une joie folle s'emparent d'elles : Elles croient déjà voir la *Vertu* & la *Raison* abandonnées des Hommes ; elles se font encore le barbare plaisir de leur enlever le jeune *IPHIS*. Elles confient ce soin à la plus cruelle des Passions. Elle cache sa malice sous un air enfantin. Pour mieux séduire les Hommes, elle se faisoit précéder par les *Jeux* & les *Ris* ; mais ils s'envolent ; & on voit en leur place les *Soupçons*, l'*In-*
quié-

quiétude, la noire Jalousie, la Haine, la Fureur, & quelque fois les Meurtres les plus affreux. Malgré tant d'honneurs, elle avoit trouvé le secret de se faire déifier; & sous le beau nom d'*Amour*, elle régnoit sur tout l'Univers: Les Poètes mêmes, aveuglez par elle, chantoient la douceur de son Empire. Depuis long tems elle étoit jalouse du bonheur d'IPHIS; elle ne négligea rien pour le séduire.

Elle prend les traits d'un bel Enfant, charge ses épaules d'un Carquois, & tenant à la main le Flambeau fatal, dont elle enflame les Cœurs; précédée par l'Illusion, les Jeux, les Ris, elle vole au devant d'IPHIS: Dès qu'elle paroît, elle répand ses prestiges sur la Terre: Il la voit à l'instant changer de face. Les Prairies sont plus vives; elles exhalent des parfums exquis; l'Oranger & la Mirthe se tiennent ensemble, & forment des réduits charmans; les tendres Oiseaux semblent par leurs Chants appeler l'Amour; un Concert voluptueux se fait entendre & les Echos répètent mille fois le nom de Plaisir. L'*Amour*, les *Jeux* & les *Ris* entourent IPHIS. Il ne peut résister à tant de charmes; bientôt il perd sa tranquillité: Une joie folâtre s'empare de son Cœur; il ne raisonne plus & les suit à *Babilone*.

SE'MIRA-

SE'MIRAMIS règnoit dans cette superbe Ville. Cette grande Reine, que son courage élevoit au dessus de son Siècle, fut tour à tour la Victime de l'Ambition & de l'Amour. Pour satisfaire la première, elle avoit relégué dans une Proviince éloignée le Jeune NINIAS, son Fils: Elle craignoit qu'il ne prit un jour les Rènes de l'Empire, que son Père lui avoit laissé. Pour se rassurer contre cette crainte, elle voulut le rendre incapable de régner, en le faisant élever dans les bras de la mollesse. Mais le Dieu de *Cithère*, toujours ennemi de l'Ambition, enleva le jeune Prince, le conduisit à *Babilone*, & remplit le Cœur de SEMIRAMIS de l'amour le plus tendre pour ce Fils, qu'elle ne conoissoit pas. Oubliant l'Ambition, elle se livra sans réserve à sa dernière passion. Elle n'étoit plus occupée que du soin de plaire à NINIAS, quoi qu'elle ne fut plus dans sa première jeunesse. Sa Cour devint le centre des plaisirs: Les réflexions furent bannies de ce Séjour malheureux: On ne s'occupoit que de Bal, de Spectacle & de Festins, dont la licence faisoit horeur à la Raison & à la Vertu, enfin de ces plaisirs bruians qui, en ébranlant l'Ame, la rendent incapable de goûter les plaisirs doux & innocens.

IPHIS trouva bientôt languissans ceux qu'il avoit goûté dans la Solitude, & se livra sans réserve à ceux que la mollesse lui présenta. Mais de tels plaisirs sont ils faits pour remplir le Cœur de l'Home ? Il trouve du vuide dans le sien : Il porte partout une inquiétude, dont il ne veut pas conoitre la cause, & pour s'en afranchir, il se livre inutilement à de nouveaux plaisirs.

La Raison crût avoir trouvé le moment favorable pour le ramener à la Vertu. Elle paroît, mais il tourne ses regards d'un autre côté.

Est-ce IPHIS, dit elle, qui fuit ma vüe ? IPHIS, à qui dès son enfance j'ai prodigué les plus tendres soins ? Qu'ai je donc qui puisse vois éfraier ? Vous êtes trop sévère, lui dit il ; vous condannez tous les plaisirs.

Je ne condanne, repliqua-t-elle, que ceux que procurent les Passions, parce qu'ils sont faux & trompeurs, & qu'ils ôtent à l'Ame la tranquillité qui doit faire son bonheur. Mais raisonnons un peu, si toutefois on peut raisonner, quand on est sous le joug des Passions.

Raisonner, ha ! vraiment, repartit IPHIS, vous me proposés là un bel amusement ! Raisonner à mon âge ! C'en seroit assez pour me perdre de réputation parmi tous les
jeunes

jeunes Gens de *Babilone*. Alés donc raisonner avec quelques uns des ces Vieillards, que vous tenés sous vôtre empire ; & lors que l'âge m'aura rendu, come eux, incapable de suivre ces plaisirs, j'écouterai vos Leçons. À ces mots la Raison disparut, & atendit un moment plus favorable, pour le tirer de ses égaremens.

IPHIS charmé de s'en être débarassé, ne pensa plus qu'à remplir le vuide de son Cœur par de nouveaux plaisirs. SEMIRAMIS donoit un Bal. Il ne négligea rien pour y paroître avec avantage. Sa parure fut aussi recherchée que celle d'une Coquette. Satisfait de sa figure, il se rend au Palais. A peine est il entré, qu'il jette un regard dédaigneux sur toutes les Beautés qui composoient cette brillante Assemblée. Sa Vanité lui persuada qu'elles se feroient une gloire de lui plaire. Il en devint plus impertinent ; il osa même parler avec mépris de ce Sexe aimable. C'étoit l'usage des Petits-Maitres de ce tems là, & cet usage, quoi que très contraire à la Politesse, n'en est pas moins venu jusqu'à nous. Enfin il aloit s'atirer la haine de toutes les Femmes & le mépris de Homes sensés, lors que la jeune ELVIRE parut. C'étoit une Brune piquante, vive, étourdie, coquette à l'ex

cès; la Nature l'avoit douée de toute les graces, qui font d'ordinaire naitre une violente passion, & l'Amour lui avoit doné tous les défauts qui peuvent désespérer un Amant. Tel étoit l'objet qu'il avoit choisi pour rendre IPHIS malheureux; car ce Dieu cruel, qui ne se plait que dans les larmes & le désespoir, ne blesse jamais du même trait deux Cœurs: Il ne peut souffrir des heureux, & le vrai bonheur est pour jamais banni de son empire. Choisissant donc de son Carquois la Flèche la plus aigüe, il la décoche: Elle part, & va au Cœur d'IPHIS, faire une profonde blessure. L'amour rit des maux qu'il va causer; & prenant une Flèche émouffée, il ne fait au Cœur d'ELVIRE qu'une légère égratignure.

L'infortuné IPHIS fixe dans le moment ses regards sur Elvire. Il sent en la voiant une douce émotion: Il se place auprès d'elle, & n'est plus occupé que du soin de lui plaire. Flatée de la préférence qu'il lui donne, elle lui marqua sa reconnoissance par un regard des plus tendres.

Il enflama IPHIS d'un nouveau feu; & son Amour étant trop violent pour garder le silence, il résolut d'en faire l'aveu. Mais en ayant trouvé l'occasion, il devint timide:

Il oublie son Amour propre, & craint de n'être pas écouté. Qu'il conoissoit peu les Coquettes! Elles reçoivent toujours avec plaisir une déclaration d'Amour: Leur vanité en est flatée: Elles se font une gloire de l'emporter sur les autres belles: Elles croient aimer ceux qui leur procurent ce foible avantage; mais dans le fond elles n'aiment rien.

ELVIRE étoit trop pénétrante pour ne pas s'apercevoir de son triomphe & du trouble d'IPHIS. Elle travailla à le rassurer; Elle y parvint.

Vos charmes, lui dit il, on fait sur mon Cœur une impression, qui ne s'effacera jamais. Je vous adore, belle ELVIRE; je fais mon bonheur de vous plaire. Puis je espérer qu'une passion aussi tendre & aussi délicate que la mienne, trouvera chés vous un peu de retour?

„ J'admire, reprit elle avec un souris
 „ enchanteur, les effets de la simpatie.
 „ Vous avés fait sur mon Cœur la même
 „ impression, & je sens malgré moi que
 „ je vous aime. Une autre, continua
 „ t-elle, vous auroit fait acheter par plu-
 „ sieurs jours de soins un pareil aveu;
 „ mais je suis née sincère, & ne fais point
 „ dissimuler mes sentimens.

IPHIS se crut alors le plus fortuné des mortels. Il ne trouve point de termes assez forts pour exprimer sa joie & son amour: ELVIRE voit son embarras avec plaisir. Ils se jurent mille fois une tendresse éternelle; & l'Amour rit de leurs sermens.

La nuit cependant aloit finir son cours, lorsque MORPHEE répandit ses Pavots sur SE'MIRAMIS & toute sa Cour. Bientôt, ils sentent leurs yeux apesantis: On sort, & chacun va se délasser dans les bras du Sommeil des fatigues du Bal. Tout dort. IPHIS seul veut en vain se livrer au repos; il se rappelle les charmes d'ELVIRE, le tendre aveu qu'elle lui a fait; & plein des transports les plus vifs, il s'écrie: Amour, Amour! toi seul tu peux me rendre heureux, & je veux toujours vivre sous ton empire.

Content de la résolution qu'il vient de prendre, il court chez ELVIRE. L'inquiétude, sous les traits d'une Vieille, en gardoit la Porte. Arrêtez, lui dit elle d'une voix enrouée: ELVIRE est venue du Bal avec une migraine horrible, elle n'est point visible.

A ces mots il sent un froid mortel; son sang s'arrête dans ses veines; & bientôt reprenant un cours trop rapide, il va donner à son Cœur un mouvement impétueux.

tueux. Son Imagination ne lui présente que des objets affreux.

Il voit ELVIRE mourante : Elle tourne sur lui ses yeux languissans ; & d'une Voix presque éteinte , elle l'assure encore de sa tendresse. Cette Idée l'attendrit. Il verse des larmes : Il croit être séparé d'elle pour toujours. L'Espérance vient à son secours ; mais elle n'est point assez forte pour chasser tant d'idées cruelles. L'Inquiétude s'étoit emparée de lui : Elle le promène dans les lieux les plus sombres ; elle le ramène chés lui si fatigué , qu'il avoit peine à se tenir. Il passe la nuit dans une agitation continuelle ; il croit que l'Aurore se lève plus tard qu'à l'ordinaire. Dès qu'elle paroît , il court chés ELVIRE : On lui dit qu'elle se porte mieux. Il passe de l'inquiétude à la joie la plus vive ; il attend avec impatience le moment où il lui fera permis de paroître à ses yeux.

Il arrive enfin ce moment si souhaité. Il vole à son Appartement , se jette à ses genoux , prend une de ces belles mains , la baise avec transport , lui raconte ce qu'il a souffert , & l'assure de son amour , dans les termes les plus tendres.

ELVIRE aloit répondre ; on annonce FLO. RINDE. Elle entre. Que devint IPHIS à

sa vûe ! Il peut à peine cacher le dépit qui l'anime : Il soupire, regarde tendrement ELVIRE, & garde le silence. Que les momens lui paroissent longs ! Il attend avec impatience de départ de FLORINDE ; mais elle annonce qu'elle dinera chés ELVIRE. Ce discours l'acable : Il demeure pâle, interdit ; & bientôt l'inquiétude, compagne fidèle des passions, vint encore le tourmenter ; pour la cacher, il sort ; & enseveli dans la plus profonde rêverie, il descend l'Escalier. Un Prêtre d'APOLLON le montoit. Acablé par les années, ses pas étoient chancelans ; IPHIS, sans respect pour le Ministre de ce Dieu, passe brusquement près de lui, le renverse, & sans daigner le relever, il continue sa route.

L'Amour voit son inquiétude & ne le trouve point encore assés malheureux. Vénés, dit il, Déesse qu'enfanta l'Enfer dans sa colère ; venez, noire *Jalousie* : Que la Haine & la Fureur vous suivent. Allez infecter de votre poison le Cœur d'IPHIS. Que le désespoir arme son bras ; qu'il se trace lui même une route aux Enfers, & que le récit de ses malheurs fasse trembler les ombres que les Parques ont dérobées à ma puissance. Il dit, & IPHIS sent un trouble qu'il ne conoit pas. Les soupçons
l'acom-

l'accompagne ; Il doute pour la première fois de la sincérité d'ELVIRE. Il craint qu'un autre ne possède son cœur. Il cherche l'objet de sa jalousie. Aveuglé par elle , il le trouve dans le Prêtre qu'il vient de renverser. Quel est cet Homme , dit-il ? Pourquoi vient il chez ELVIRE ? Seroit il son Amant ? L'aimeroit elle ? Non je lui ferois une injure : Elle m'a dit qu'elle m'aimoit ; Elle est trop sincère pour me tromper. Mais pourquoi recevoir FLO-RINDE , & la recevoir dans le moment où je lui jurois une tendresse éternelle ; la recevoir sans chagrin ? Que dis je ? Elle l'a reçue avec joie : Ne seroit elle point la confidente d'un nouvel amour.

Agité par mille incertitudes , il court chés DORIMON : C'étoit son Ami & le Confident de ses feux. Ah ! mon cher DORIMON , dit il en l'embrassant , je suis le plus malheureux des Hommes ; ELVIRE est une perfide ; elle me trompoit , lorsqu'elle m'assuroit de sa tendresse : Un autre possède son cœur. Quelle preuve en avés vous répondu cet Ami ? De très certaines repartit IPHIS : En sortant de son Appartement , jai rencontré un jeune Homme ; il rêvoit trop profondément pour n'être pas son Amant. Il est beau , bien fait & vêtu magnifique-

ment. Que de raisons pour plaire à l'Ingrate!

Au portrait que vous me faites, lui dit DORIMON, je reconois ATIS; mais depuis plusieurs jours ils avoient rompus ensemble. Auroient ils renoué? Que m'apprenés vous, reprit IPHIS avec vivacité? ATIS a soupiré pour ELVIRE? Elle l'aimoit? Que je suis malheureux! C'est lui sans doute, qui aloit l'assurer de l'amour dont il brule pour elle. Dans ce moment, peut être, il est à ses genoux; elle lui dit qu'elle l'aime. Ah! je vais me venger de sa perfidie, s'écria-t-il en fureur, en immolant à ses yeux cet Amant trop chéri. Qu'alez vous faire, répliqua son Ami? ATIS est il responsable des perfidies d'ELVIRE? Pensez qu'elle seule mérite votre couroux. Hé bien je vais chés elle l'acabler d'injures & mourir à ses pieds.

En vain DORIMON veut le retenir; il lui échapa; il court chés ELVIRE: Elle étoit seule dans son Apartement: Il entre, la regarde, & déjà il la trouve moins coupable. Quoi vous êtes ici, dit elle en riant? Votre brusque départ m'avoit fait penser que je ne vous reverrois plus. Et vous le souhaitiez peut être, répondit IPHIS d'un ton affigé. Ah! crüelle pourquoi me trom-

tromper ? Pourquoi feindre pour moi une tendresse que vous ne ressentiez pas ? ATIS seul possède vôtre cœur , & je suis le plus malheureux des mortels.

ÉLVIRE ne fut point /déconcertée ; ses pareilles savent dissimuler. ATIS dit elle ? Vous m'étonés : C'est de tous les Homes celui qui me pleroit le moins : Prévenu en sa faveur , il croit posséder le Cœur de toutes les belles : Cette chimère passe chés lui pour réalité , & il se fait une gloire des bones fortunes , dont il n'a point joui. Cet Home , qui ne sauroit vous plaire , & dont vous me faites un portrait indigne , vous l'avés cependant reçu ce matin. Ah ! pour le coup , la tête vous à tourné , reprit ÉLVIRE. Quoi ! Vous avés pris pour ATIS le Prêtre d'APOLLON ? Un Visage decharné , un Front chauve , une longue Barbe blanche , & l'Habit singulier des Ministres de ce Dieu , n'ont pû vous détromper ?

Qu'on s'en laisse facilement imposer par ce qu'on aime ! IPHIS , persuadé qu'ÉLVIRE n'avoit point aimé ATIS , est honteux d'avoir pris pour lui un Vieillard d'écrépi , Tombant à ses genoux , il lui demande pardon dans les termes les plus soumis , & lui fait les plus tendres protestations de

l'amour qu'il sent pour elle. **ELVIRE** lui donne les plus fortes assurances du sien, & il fort rempli de la joie la plus vive.

Mais l'idée d'**ATIS** vint bientôt le troubler; & il est tourmenté par mille soupçons. Il les oublie près de l'objet aimé; en est il séparé, ils reviennent avec plus de violence. N'étant pas maître de les chasser, il cherche à les éclaircir; il ne dort plus, il ne sauroit prendre un moment de repos. Sous des déguisemens différens, il la suit en tous lieux; la nuit même il ne peut se résoudre à quitter sa porte. Il y étoit en sentinelle, lorsqu'une vieille, le prenant dans l'obscurité pour un autre, lui remit un Billet de la part d'**ELVIRE**. Il le prend en tremblant; il peut à peine respirer: Pret à avoir l'éclaircissement de ses soupçons, il n'ose ouvrir ce fatal Billet; il craint de trouver sa Maîtresse coupable; il déteste sa jalousie, & ne peut s'empêcher de lui céder; il l'ouvre donc & lit ces mots.

„ Vous avés tort, mon cher **DAMON**,
 „ de penser que j'aime **IPHIS**; c'est un
 „ jeune étourdi, qui peut amuser, mais
 „ qui ne sauroit atacher: Vous seul possédés mon Cœur, & c'est me faire une
 „ injure, que d'en douter. Venez donc
 „ m'en demander pardon, & soyez persuadé
 „ que je n'aimerai que vous. „ Que

Que devint IPHIS à cette lecture ! La honte, le dépit, le désespoir s'emparent de son Cœur : Il sent pour lors les malheurs inséparables de l'amour ; il hait la vie, il souhaite la mort. Il aloit se la doner, lorsque la Raïson arrêta son bras. Ah ! cruelle, lui dit il, pourquoi vous présenter à mes yeux, & puis que vous n'avés point eu assez de force pour me garantir des passions, laissés moi me soustraire à leur joug, en terminant une malheureuse vie ?

Cesser de vivre pour une Maitresse, beau projet, s'ecria NORAIS, & bien digne de la Passion qui vous l'inspire ! Je fais ce qu'elle vous fait souffrir, continua-t-elle & j'en suis touchée. Mais, IPHIS, c'est dans les grands malheurs qu'il faut montrer le plus de fermeté. Je ne dirai point qu'il faut combattre vôtre Enemie ; elle a pris trop d'empire sur vôtre Cœur, pour que vous puissiez la vaincre ; mais il faut la fuir ; il faut avoir le courage de me suivre, & je vous répons de la victoire.

Oui, reprit IPHIS, après un moment de silence ; oui, je vous suivrai, trop aimable Raïson ; mais avant que de partir, je vais chés ELVIRE l'acabler de reproches, & lui montrer tout le mépris que je sens pour elle.

Vous

Vous voulez donc encore être le jouet de sa Coquetterie ? Et bien allez à ses pieds lui jurer une tendresse éternelle ; elle saura vous persuader qu'elle n'est pas coupable, & Ah ! plutôt aux Dieux qu'elle fut innocente, interrompit IPHIS ! Mais peut être l'est elle, peut être lui fais je tort d'en douter ? Elle avoit l'air si sincère, lorsqu'elle m'affuroit de sa tendresse. Et ce billet que vous avez reçu, repartit la Raison, à qui s'adressoit il ? Ah ! cruelle pourquoi me rapeller sa perfidie ? Je voulois l'oublier, mais peut être reviendrait elle à moi ? Ne vous en flatés pas, reprit encore NORAIS ; mais quand elle y reviendrait, n'avez vous pas éprouvé les peines de l'amour ? Ne sentez vous pas qu'il ne sauroit rendre heureux ? Faut il pour vous en convaincre, retracer à vos yeux les cruautés de cette Passion ? Faut il vous dire le spectacle sanglant qu'elle vient de donner à *Babilone* ?

Vous savés la tendresse que SE'MIRAMIS ressentoit pour NINIAS : Depuis longtems, cette grande Reine étoit dévorée par la jalousie ; elle a sçu que NINIAS & son Amante devoient se rendre au milieu de la nuit, au tombeau de NINUS. Sans respecter les Manes de son Epoux, elle y est acourüe
pour

pour imoler sa Rivale aux yeux de son Amant. Le Glaive étoit déjà levé, lorsque NINIAS l'a prévenue, en enfonçant le sien dans le Cœur de celle qui lui avoit donné le jour : SE'MIRAMIS apprend en expirant, que son Meurtrier est son Amant & son Fils. NINIAS, pénétré des horreurs que l'amour vient de lui faire comettre, court au fond de son Palais, cacher à jamais sa honte aux yeux de l'Univers, qu'il vient d'éfraier par son Crime. Elle dit, & voiant qu'IPHIS balançoit, elle l'entraîna malgré lui.

Il la suivoit, triste & rêveur : Les soupirs qui lui échappoient, prouvoient assés que son Cœur n'étoit point tranquile. Vous soupirés, lui dit NORAIS ; vous ne me suivez qu'à regret. Voilà l'éfet des Passions ; vous ne trouverez plus avec moi cette tranquillité, que vous avés goutée. Tel est le sort des humains ; sont ils une fois sortis de cette état d'innocence, qui fait le vrai bonheur, ils ne retrouvent plus une parfaite tranquillité : L'inquiétude & les remords sont la punition des foiblées auxquelles ils se sont abandonnez : Je puis diminuer leurs peines, je puis même les ramener à la Vertu, mais il ne sauroient parvenir a être parfaitement heureux, jusqu'à ce que la Mort ait éfacé les traces que les Passions ont laissées dans leurs Cœurs.

IPHIS écoutoit atentivement ce Discours, lorsqu'il crut reconoitre la voix d'ELVIRE. A cette voix, pour lui si pleine de charmes, il s'arêta, & vit assés près de lui une Femme, qui lui parut d'une beauté ravissante.

- Ou fuyez vous, lui dit elle ? Faut il pour une Maitresse infidèle renoncer à tous les plaisirs, & vous aller confiner dans un Désert ? Le Fils de Cipris est il donc le seul Dieu qui puisse vous rendre heureux, lui, dont les plaisirs éféminés énervent le Courage, & rabaisent l'Ame la plus élevée ? HERCULE l'éprouva; mille Actions éclatantes l'avoient placé au rang des demi Dieux, l'Amour vint éfacer sa Gloire, & les Mortels indignés ne le virent qu'avec mépris filer aux pieds d'OMPHALE. Imitiez les vertus de ce Héros, mais fuyez en les foibles. La Gloire doit seule vous atacher, & c'est moi qui la done. Mon nom est l'*Ambition*; ma puissance est sans bornes. J'élève & renverse les Trônes à mon gré; presque tous les Rois sont mes Esclaves, & je règne sur tout l'Univers.

A ces mots un nuage d'Or & d'Azur la dérobe aux yeux d'IPHIS; il la prend pour une Divinité, & quoi qu'il ne la voie plus, elle est toûjours présente à son idée. Il oublie la perfide ELVIRE, & retourne à

Babilone

Babilone l'Esprit rempli de mille projets ambitieux.

A peine est il arrivé, que, sans se donner un moment de repos, il court chés tous ceux qu'il croit nécessaires à son élévation. Que de peines ne lui en coute t'il pas pour obtenir un moment d'audience ! Que de mépris ne lui fait on point, essuier ! Rien ne le rebute ; il leur fait assidûment sa Cour, & oublie la Sincérité, toujourns compagne de l'Inocence. Il loue, flatte, & paroît admirer ceux, que dans le fond du Cœur il méprise. Pour leur plaire, il devient l'Agent des plus indignes plaisirs. Après bien des peines, il obtint enfin un emploi à la Cour ; mais ses desirs ne sont pas satisfaits ; il veut un Gouvernement. Pour l'obtenir, que de politique, que de ressorts, ne fait il pas jouer ! Il en est tout occupé : Il passe la nuit à former des projets : Le jour, il assiége la porte des Ministres, & on acorda à son importunité, bien plus qu'à son mérite, ce qu'il demandoit. Il devoit être content ; mais l'Ambition se borne-t-elle jamais ?

Quoi ! lui dit elle, capable de tenir les rênes d'un Empire, vous vous contentés du vain Titre de Satrape ? Ignorez vous que le foible NINIAS languit dans les bras de la
moleste

moleffe, & que les *Babiloniens*, Peuple belliqueux, veulent un Roi qui les mène aux Combats & à la Gloire? Déjà les Gouverneurs des Provinces, las d'obéir à un Prince éféminé, n'attendent qu'une ocafion pour fecouer un joug, qui leur paroît honteux. Obéiffans à ma voix, ils veulent fe rendre indépendans. Profitez de ces conjonctures: Liez vous avec eux: Allez enfemble renverfer le Trône d'un Prince indigne de régner, & lavez dans fon Sang, la honte d'avoir fervi un tel Maître. Ha! que me propofés vous, répondit IPHIS? Quoi! je trahirois ma Patrie, mon Roi, & mon Bienfaiteur! Parjure à mes Sermens, j'irois d'une main facrilège enfoncer dans fon fein le Fer dont il arma mon bras pour le défendre! Me préferve à jamais les Dieux de comettre de pareils forfaits.

Vains Scrupules, reprit l'Ambition, & bons pour le Vulgaire; mais ils font indignes de vous. Aprenez que mes Favoris font au deffus des Loix les plus sacrées. Ils doivent, pour me plaire, facrifier Père, Enfans, Amis, Bienfaiteurs & ne conoitre jamais les fentimens de la nature & de la reconnoiffance.

Ce discours pénétra IPHIS d'horreur. Son Cœur n'étoit point encore tout à fait corompu,

corrompu, & pour le séduire, il faloit lui déguiser le Crime. L'Ambition prit donc un autre tour. Je suis charmée, dit elle, des sentimens que vous faites paroître. Come vous j'aime la Vertu ; & lorsque j'ai parlé différemment, je voulois vous éprouver. Je fais ce qu'on doit à ses Rois, & je ne veux point vous faire trahir vôtre devoir. Mais, IPHIS, rappelez vous que vous êtes né le Sujet de SE'MIRAMIS. En cette qualité vous deviez, tant qu'elle a vécu, défendre son Trône & sa Vie: Aujourd'hui vous devés la vanger. NINIAS fut son Meurtrier: Il doit périr. Son Crime, en outrageant la nature, en a brisé les liens. Il n'est plus le Fils de SE'MIRAMIS: Vous devés l'immoler aux Manes de vôtre Reine; & doner aux *Babloniens* un Roi digne de les comander. Elle dit, & fure d'avoir perfuadé, elle alla ailleurs faire des malheureux.

IPHIS, séduit par les aparences de la Vertu, chercha à se lier avec les Gouverneurs révoltés, & ils travaillèrent tous ensemble aux moïens d'exécuter leur dessein. NINIAS, bientôt instruit de leur révolte, ordone aux Troupes qui lui étoient restées fidèles, de marcher contre les Rebelles. Ceux ci éfraïez de voir avant le tems leurs

Complots découverts, ne cherchent leur salut que dans la fuite. IPHIS au milieu de la nuit, sort seul de son Palais: Il va chercher un azile dans la plus sombre Forêt. Il y est à peine arrivé, qu'il se laisse tomber de douleur & de lassitude au pied d'un Arbre. C'est là, que réfléchissant au bonheur dont il avoit jouï avec la Vertu, il ne peut retenir ses larmes. Ha! funeste Ambition, s'écria-t-il! Vous m'avez plongé dans le Crime! Vous m'avez séduit malgré la Raison! J'ai trahi la Vertu, mon Roi & ma Patrie! J'ai perdu mon innocence & ma tranquillité! Devenu le mépris de l'Univers, je me fais horreur à moi même: Indigne de paroître sur la Terre, je voudrois cacher dans son sein, ma honte & mes forfaits. Acablé de douleur, il n'en peut dire d'avantage.

La Raison qui, sans être aperçue, veilloit toujours sur le Fils de ME'LANIE, eut pitié de sa situation. Est ce IPHIS, dit elle, que je vois, en s'aprouchant de lui? Comment, élevé dans le sein de la Vertu, a-t-il pu se doner au Crime?

Il reconut la Voix de NORAIS, & ramassant le peu de force qui lui restoit, il se jetta à ses pieds: Je suis indigne, dit il, de paroître devant vous, & je sens toute l'horreur

rêur de mon Crime. Mais, aimable NORAIS, me refuserés vous vôtre secours ? Me laisserés vous seul, sous le joug des Passions ? Ha ! s'il en est ainsi, je ne veux plus vivre.

La Raison, toujours sensible aux maux des malheureux, le regarda avec bonté. Je vous aime encore, dit elle, & je vous en done une preuve convaincante en venant vous secourir. Mais je ne puis m'empêcher de vous reprocher le Crime affreux qui vient de vous noircir. Pourquoi avéz vous suivi l'Ambition ? Et coment a-t-elle pu vous persuader de trahir les Devoirs les plus sacrés. Elle m'a séduit, reprit IPHIS : Elle me promettoit de la gloire & des honneurs.

Hé ! ne savés vous pas, répartit NORAIS, qu'il n'est de vraie Gloire, que celle que la Vertu done ? Apprenez aussi que les Honeurs ne sont flateurs, que lors qu'ils sont acordés au mérite. Travaillés à vous en rendre digne, & si le Destin vous les refuse, pensez qu'il est toujours beau de les avoir mérités. N'employez donc plus, pour les obtenir, des voies indignes de l'honête Home. Que la sincérité acompagne tous vos Discours : Croïez que tout Flateur se rend méprisable, même aux yeux de celui qu'il flate : Gardez le si-

S 2

- lence

lence sur le Vice ; ne loïez que la Vertu : Elle seule a droit à vos Eloges : Qu'elle règle toujours votre conduite ; qu'elle soit la base de vos projets. Vous ferés pour lors votre Cour ; mais vous la ferés sans bassesse, à ceux qui peuvent vous ouvrir la route de la Gloire & des Honeurs.

Elle aloit continüer, lorsqu'IPHIS l'interrompit. Fuïons, dit il, fuïons ce funeste lieu : Il me rapelle trop vivement mes Crimes. Eloigné d'ici, je serai plus tranquile, & j'écouterai mieux vos Leçons. Helas ! Il ignoroit que les remords suivent par tout. NORAIS voulut bien céder à ses desirs. Mais à peine étoient ils hors de la Forêt, qu'ils aperçurent un Nuage brillant, qui s'ouvrant tout à coup, laissa voir une Femme, dont les Habits nuancés des plus belles couleurs, & parfemés de Pierreries, jetoient un éclat si vif, qu'IPHIS la prit pour être la Messagère des Dieux. Il la voit cependant traverser les airs, & d'un pas léger, s'étant aprochée de lui, elle lui dit : Je suis Fille de la Vertu ; mon Nom est la GE'NE'ROSITE' : Mais les Adorateurs de PLUTUS, jaloux de ma gloire, me nomment PRODIGALITE'. Je répans, à pleines mains, les Trésors de ce Dieu, & je me plais à faire des heureux. Touchée de

vos malheurs , continua-t-elle , je viens d'enlever de votre Palais les Trésors que vous y aviez laissés. Oubliez l'Ambition, & ne les répandez plus que pour les plaisirs. Ils sont faits pour l'Home: Jouissés en: Satisfaites tous vos goûts: Devenez enfin, par votre magnificence, l'admiration de vos Citoyens.

En faloit il tant pour séduire un jeune Home. IPHIS, presque vaincu, la regarde avec complaisance. Incertain, il hésite: La Raison a pour lui des charmes; il la voit encore: Elle l'apelle, mais inutilement: Les Passions, à la honte de l'humanité, ne l'emportent-t-elles pas presque toujours sur elle! Il se livra donc à la Prodigalité. Charmée de l'avoir séduit, elle le couvrit du Nüage dont elle s'étoit envelopée, & elle le transporta à *Thèbes*.

La magnificence & les richesses de cette grande Ville l'avoient rendue le séjour ordinaire du Luxe & de la Moleffe. La médiocrité n'osoit y paroître, & la Vertu & la Raison y faisoient peu de séjour. IPHIS ne les y vit point, & s'abandonna sans réserve à la passion qui le tiranisoit. Les Murs de son Palais furent revêtus de marbre; La plus rare architecture en relevoit l'éclat. Ses Apartemens étoient ornés des

Tableaux les plus parfaits en leurs genres. Il donna tous les jours les Fêtes les plus galantes. Sa Table étoit servie avec autant de somptuosité que le furent depuis celles de LUCULLUS & de VITTELLIUS. Elle étoit toujours entourée de Flateurs, qui louoient tout, jusqu'à ses Vices. Flaté par leurs applaudissemens, il se fit une gloire de l'emporter par sa magnificence sur tous les Habitans de *Thèbes*: Aveuglé par la Vanité & l'Orgueil, il oublia que l'Home ne doit s'élever au dessus des autres, que par la Vertu,

Mais ses dépenses excessives eurent bientôt épuisé ses Trésors. La *Prodigalité* disparut, & la *Misère* se préparoit à la venir remplacer, lorsqu'IPHIS, pour l'éviter, eut recours à ses Amis. En trouva-t-on jamais parmi les Flateurs! Le Fils de MELANIE l'éprouva: Ceux qui l'avoient flaté, pour partager ses plaisirs & ses richesses, instruits de son malheur, ne voulurent plus le voir. Perfides Amis, s'écria-t-il avec douleur! Il n'en étoit pas ainsi lorsque j'étois favorisé de la Fortune! Mais voyons, continua-t-il, si PROTHE'E pour qui je n'ai jamais rien eû de caché, PROTHE'E, que j'aimois si sincérement, sera aussi un ingrat.

A ces mots , il court chés cet Ami : On le laisse entrer. Plein d'espérance, il monte à son appartement. Mais quel fut son étouement ! PROTHE'E n'avoit plus cet air engageant & flatteur ; ce n'étoit plus cet Ami , qui venoit l'embrasser avec empressement : A peine se leva-t-il de son Siège. Je fais vos malheurs , lui dit-il , d'un air orgueilleux & vain ; mais vous vous les êtes attirés. Puissent tous les jeunes Gens apprendre ainsi que vous , à devenir sages à leurs dépens ! Sortés , continua t-il : Ne m'importunez plus , & alez en d'autres lieux trainer vôtre misère.

Le feu couvrit à l'instant le visage d'IPHIS ; la colère étincelle dans ses yeux. Peu fait aux injures , il s'avance pour se vanger d'un indigne Ami ; mais s'étant aperçu que PROTHE'E étoit sans défense , il s'arêta. Je pourois , dit-il , vous punir à l'instant de vôtre perfidie & de l'afront que vous me faites ; mais je suis trop genereux pour attaquer un Enemi défarmé. Il parle , & déjà PROTHE'E ne l'entend plus. La fraieur s'étant emparée de ses sens , il avoit pris la fuite. IPHIS , étoné de sa lacheté , le voit avec mépris , & sort acablé de douleur.

La Raison vient bientôt à son secours. Ah ! voilà donc, dit-il, en l'apercevant, voilà donc où la GE'NE'ROSITE', cette Fille de la VERTU m'a conduit !

Avant que de lui faire des reproches, aprenés à la conoitre, reprit NORAIS, & ne la confondés plus avec la PRODIGALITE'. Celle ci sacrifie tout aux plaisirs, & fait toujours des malheureux. L'autre met toute sa gloire à faire des heureux. Que votre conduite à été jusques ici éloignée de la sienne, poursuivit-elle ! Car, quel est l'indigent dont vous avés soulagé la misère ? Quel est l'Ami qui a trouvé chez vous un secours dans ses malheurs ? Quels sont enfin les services, que vous avés noblement recompensés ? Ce n'est qu'à ses traits que je reconois la GE'NE'ROSITE'.

Ah ! reprit IPHIS, puisque les Passions prennent le Voile de la Vertu, pour me séduire, fuions, cher NORAIS, fuions dans les Déserts les plus affreux : Je n'y ferai peut être plus exposé aux coups, qu'elles veulent me porter. Je fuirai les Hommes, ces Hommes que je déteste & qui sont incapables de reconnoissance & d'amitié.

Faites un peu grace aux malheureux Humains, repartit la Raison, & songés qu'en les condamnant, vous vous condam-
nés

nés aussi. Combien de fois les Passions vous ont elles séduit! Plaignés donc ceux qu'elles tyrannissent & ne les haïssés pas. Croïez qu'il y a encore des Homes vertueux & de vrais Amis; mais ne croïez pas trouver l'Amitié, où règnent les Passions.

A ces mots, elle conduisit IPHIS dans un Hameau charmant, situé sur le penchant d'une Coline. Il donoit sur une vaste Prairie: Un Ruiffeau l'arosoit; ses bords, couverts de fossés, étoient la retraite de mille Oiseaux.

C'est ici, lui dit NORAIS, que j'ai placé les Trésors que vous avoit laissé ME'LANIE: Cette tendre Mère m'en fit la dépositaire. Je vous les remets; mais souvenés vous, que s'il est honteux de les répandre mal à propos, on se rend encore plus méprisable en les augmentant aux dépens de la Probité & de la Générosité, & vous devés mépriser les présens de la Fortune, s'ils ne vous sont offerts des mains de la Vertu. Je vous laisse, continua-t-elle, passer quelque tems dans ce séjour. Sous ce Toit rustique cultivés la Philosophie; elle rendra à votre Ame la tranquillité, que les Passions en ont bannié: Elle vous donera des Armes pour les vaincre, & Quoi! vous m'abandoneriez, interrompit IPHIS! Vous

me livreriez à la Philosophie, qui nous égare toujours, quand elle n'est pas guidée par vous ! Non, non, je ne vous quitterai plus ; je suivrai par tout vos pas. Mais aimable NORAÏS, demeurons dans ce séjour ; vous y trouverez un Sujet fidèle ; je vous préférerai aux Trésors, aux Honeurs : Content de vivre avec vous, je ne veux plus m'occuper que du soin de vous plaire.

Ce zèle est outré, reprit la Raison, & je ne saurois l'approuver. Vous n'êtes pas fait pour vivre dans l'obscurité ; le Destin vous fit naître pour servir votre Patrie & votre Roi ; vous devés leur sacrifier vos goûts, vos plaisirs & votre sang : Voilà la vraie gloire, & la seule qu'il vous est permis d'ambitioner. Allez, par d'illustres exploits, prouver à l'Univers ce que peut celui qui se laisse conduire par la Vertu & la Raison. Je cède cependant à vos desirs, continua-t-elle ; je demeurerai avec vous le tems que vous passerez dans ce lieu ; je vous instruirai moi même de la Philosophie, non de celle qui, trop audacieuse, veut pénétrer les secrets que le Souverain des Dieux a voulu cacher aux Mortels, mais de celle qui vous apprendra à surmonter les Passions, à conoitre le Cœur de l'Homme, & à vous conoitre vous même : C'est la plus nécessaire & la moins cultivée.

IPHIS, impatient d'écouter les Leçons de NORAIS, lui proposa d'aller faire un tout dans la Forêt. Ils s'y rendirent; & s'étant assis dans l'endroit le plus champêtre, elle lui tint ce discours.

Les Dieux, mon cher IPHIS, donèrent à l'Homme le desir d'être heureux. Ce desir devoit le conduire à la Vertu, qui seule peut faire son bonheur. Les Passions étoient alors soumises à mes Loix; je les tenois enchainées, & l'Homme, par mon secours, les traitoit en esclaves. Mais TIPHON, principe du mal, aiant été par son orgueil chassé de l'Olimpe, descendit sur la Terre. Il parut, & les Passions brisèrent leurs Chaines. Come un Torrent impétueux, elles inondèrent l'Univers. En vain je les rappelle: Rebelles à mes ordres, elles ne conoissent plus ma voix, & suivent leur penchant déréglé. Depuis ce jour malheureux, il n'est point de Mortel qui n'éprouve leur tyrannie, & le Sage est celui qui, docile à mes leçons, sait les combattre & les vaincre. Mais qu'il en est peu! Le plus grand nombre leur cède, sans daigner même leur résister. Aveuglez par elles, ils croient se rendre heureux en les satisfaisant. Pour y parvenir, ils sacrifient la probité, l'honneur, la bone foi & la reconoissance: L'amitié même est un sentiment qui les affecte peu, & qui est subordonné à leur intérêt. Malgré
leur

leur aveuglement , ils conoissent encore la Vertu ; mais ils la trouvent trop sévère. Ils la respectent , mais il ne l'aiment pas : Elle les fait rougir. Pour étoufer les remords dont ils sont acablés , ils voudroient l'anéantir. Ils voient avec peine , qu'elle trouve encore des Sujets f-dèles. Animés par l'envie , ils travaillent à les séduire ; & ils n'y réussissent que trop. Un jeune Homme vertueux entre-t-il dans le monde , il s'atire bientôt la jalousie de ceux de son âge , qui vivent d'une manière corrompue. Sa vertu est tournée par eux en ridicule ; sa modestie passe pour timidité ; sa sagesse pour la marque d'un Esprit foible. Tels qui , dans le fond du Cœur , rougissent de leurs Vices , osent à ses yeux en faire le Portrait le plus séduisant. Il sont au désespoir de sentir qu'il mérite l'estime du Public & ils voudroient le rendre méprisable come eux. Vous devez être convaincu de la vérité de ce discours , poursuit elle , & vous en avez fait la funeste expérience , lorsqu'à Babilone. . . . Ah ! ne renouvellez point un souvenir qui me couvre de honte , interrompit IPHIS ! Je fais que j'ai oublié la Vertu , & que je ne voulus point suiyre vos Conseils ; mais revenu de mes égaremens , je me tiendrai mieux sur mes gardes ; je ne me lierai à l'avenir qu'avec des Homes dont l'âge avancé m'assurera , qu'ils sont exemts de Passions.

Autre

Autre erreur , reprit NORAIS , & plus dangereuse que la première. La confiance que vous auriez pour ceux qui ont beaucoup vécu , aideroit à vous séduire. Détrompés vous donc , mon cher IPHIS ; l'âge , loin de détruire les Passions , les rend souvent plus vives , & nous voions tous les jours des Vieillards , prêts à descendre dans le tombeau , s'atirer encore par leurs vices le mépris du Public ; car ne vous y trompez pas , ce Public , quoi que très corrompu , méprise le Vice , & respecte la Vertu.

Désiez vous encore , poursuivit elle , de ces prétendus Sages , qui , sans me conoitre , parlent toujourns de moi , & croient que je règle leur conduite. Esclave de l'Amour propre , & pétris de vanité , ils voudroient être les seuls estimables. Ils savent en imposer au Vulgaire par un extérieur grave & sérieux ; mais dans le fond du cœur , dévorés par l'envie , ils ne voient qu'avec peine les Vertus qui brillent dans les autres. Pour les obscurcir , ils relèvent leurs défauts , & possèdent l'Art détestable de leur prêter ceux qu'ils n'ont pas : Ils ont même la bassesse de chercher à les séduire. Ils voudroient les rendre Esclaves des Passions , pour se donner ensuite le barbare plaisir de les mépriser.

Quelle

Quelle horreur me dévoilés-vous, s'écria IPHIS ! Ah ! puisque les Homes sont tous pervers, je dois donc les détester & les fuir.

Voilà, reprit la Raison, l'erreur où tombent ceux qui ne me suivent pas. Sont-ils séduits, trompés ou trahis, ils méprisent les Homes, & les croient tous maitrisés par les Passions. Gardez vous de penser ainsi. Il est, & je vous le répète encore, des Homes vertueux, & de vrais Amis ; mais pour les conoitre, il faut me consulter. La conduite d'un honête Home s'acorde toujours avec ses discours ; il compatit à la foiblesse des Homes ; loin de grossir leurs défauts, il cherche à les diminuer ; enfin il ne hait que le Vice, & plaint les Vicieux.

Come elle aloit continuer, le Ciel s'obscurcit ; les Eclairs & les éclats de la Foudre se mêlèrent aux Vents en furie, qui remplirent l'air de tourbillons de poussière & la grêle & la pluie, qui tombèrent en abondance, les forcèrent de chercher un azile.

IPHIS aiant aperçû assés près de lui une petite Chaumiére, proposa à NORAIS de s'y mettre à couvert.

Cette retraite pouroit être dangereuse, répondit-elle. Et quel danger plus à craindre, reprit il, que la foudre, qui gronde
sur

sur nos têtes ? Il parloit encore, lorsqu'un coup de Tonère redoubla sa fraïeur, & lui fit porter précipitamment ses pas du côté de la Chaumière. Il entre & cherche un endroit où il puisse se garantir de l'Orage, mais inutilement ; le tems & les injures de l'air en avoient emporté le Toit. Il aloit se retirer, lorsque l'Orage aiant cessé tout à coup, lui dona le tems d'examiner le lieu où il étoit. Il crût d'abord qu'il ne pouvoit être habité ; mais un mauvais Lit, une Armoire à demi pourie, & une Chaise presque brisée, l'assurèrent du contraire. Il réfléchissoit au malheureux état de ceux à qui cette Chaumière servoit de demeure, lorsque l'AVARICE, qui y faisoit son séjour, parut à ses yeux. Elle avoit caché ses horribles traits sous ceux de NORAIS, qu'elle avoit empruntés : Il la prit pour elle. Quel est vôtre aveuglement, dit-elle ? Quoi, mon cher IPHIS ? vous me prenez pour NORAIS ? Pour cette perfide, qui déguisée sous mes traits, en impose aux malheureux mortels ? Ils la prennent pour la *Raison*, & ce nom sacré n'est dû qu'à moi. Elle affecte ma douceur ; elle est, dit-elle, l'Amie de la Vertu ; mais dans le fond du Cœur, esclavé du Luxe & de la Molesté, elle ne conoit pas le vrai bonheur. Mes Favoris ont seuls cet avantage.

Pour

Pour le devenir, il faut être sobre, économe, laborieux; il faut avoir la noble ambition d'amasser des Richesses immenses, les transmettre à ses Descendans, afin qu'ils puissent, dans les Siècles avenir, soutenir leurs Noms, élever leur Maison, & envahir, s'ils se peut, tout l'Univers. C'est par de tels progrès, poursuivit-elle, qu'on se rend heureux. Si vous voulés le devenir, que la soif de l'or vous domine uniquement. Pour en aquerir, exposés vous aux plus grands dangers; sacrifiez tout pour le conserver; mourez plutôt que de rien perdre de ce que vous aurez amassé. Il faut aussi cacher vos Trésors avec soïn, être continuellement sur vos gardes, vous défier de tous les Homes, croire qu'ils sont vos Enemis, & toujours prêts à vous enlever le fruit de vos travaux.

Que les Homes sont foibles! IPHIS se laissa séduire par l'AVARICE; la pria de ne le plus quitter, & prit avec elle le chemin de son Hameau. Il la conduisit dans l'Appartement que NORAIS lui avoit préparé: Les Meubles en étoient propres, mais simples; ils consistoient dans un Lit, quelques Chaises, une Table & une Bibliothèque; l'AVARICE les trouva magnifiques. Voilà, s'écria-telle, les éfets du Luxe! Ce Lit est composé

posé par les mains de la Moleffe : Le vernis de cette Table doit avoir couté beaucoup d'argent ; cette Bibliothèque est inutile. A quoi fervent tous ces Livres qui ne produisent rien ? En serés vous plus riche, quand vous saurés l'Histoire, la Philosophie & la Morale ? Il faut toujours tendre à l'utile, poursuivit-elle. Défaites vous de tous ces Livres ; ne gardés qu'un Traité d'œconomie & un in folio sur le Commerce ; il vous apprendra coment il faut doubler & tripler votre argent ; mais come le Commerce est quelquefois dangereux, je crois qu'il est plus prudent d'enterrer vos Trésors, & de travailler à les augmenter, en souffrant la faim, la soif, & les injures de l'air. Renvoiez vos Domestiques, c'est d'ordinaire nos plus cruels ennemis. Mais vous voilà immobile, & peut-être dans ce moment on enlève vos Trésors. Allez, courez les enterrer dans votre Caveau. Elle dit, & IPHIS exécute ses ordres ; mais bientôt tiranisé par l'Inquiétude, toujours compagne de l'AVARICE, il ne dort plus ; ses yeux s'enfoncent ; son teint se flétrit ; son embompoint diminue ; enfin il aloit mourir de faim, au milieu des richesses, si NORAIS n'étoit venue à son secours.

Elle le trouva dans son Caveau, occupé à compter ses Trésors à la lueur d'une petite

Lampe. Au bruit qu'elle fit en entrant, il tourna la tête, ne la reconut point, & la prit pour quelque personne indigente, qui venoit le prier de soulager sa misère. Vous vous adressés mal! je n'ai pas un sol, & je suis si pauvre qu'à peine puis-je subsister!

Quoi! répondit la Raison, nourri dans mon sein vous ne conoissés plus NORAIS? Est-ce donc là le prix que vous réservez à mes bienfaits? Je ne vous dois que du mépris, répliqua-t-il. Je vous prenois pour la Raison; vous avez profité de mon erreur pour me séduire & me livrer à la Moleste; vous alliez me réduire à la misère la plus affreuse, lorsqu'elle est venue à mon secours. Ah! que ne l'ai-je connue plutôt, poursuivait-il! Je n'aurois pas été la dupe des Hommes; j'aurois scû qu'ils étoient fourbes, intéressés; ils ne m'auroient point trompé; ils ne m'auroient point ruiné, car quels Trésors ne m'ont ils pas enlevés? Je ne les recouvrerai jamais. Mais ces Trésors, qui vous sont si chers, à quoi vous servent-ils? Ils font mon bonheur; reprit-il. Quel plaisir n'ai-je pas à les voir, à les augmenter! Et comment les augmentez vous, interrompit NORAIS? Aux dépends de l'honneur, de la probité, de l'humanité, & de toutes les Vertus. Revenez à vous, mon cher IPHIS; songez

songez que rien ne rend plus méprisable que l'Avarice. Voilà, repliqua-t-il, par quel discours vous faites illusion aux Homes. Est-on prudent, sobre, œconome, on est avare; pour vous plaire il faudroit se réduire à la dernière misère.

Et quelle misère plus à craindre que celle où vous êtes, repartit la Raison? Vous manqués de tout; vous vous refusez la nourriture la plus simple. Sans secours, sans Amis, détesté de tous les Homes, pouvés vous encore vous croire heureux?

Elle en auroit dit d'avantage; mais elle n'ignoroit pas que les discours les plus sensés ne sauroient détromper un Avare. Elle eût donc recours au Miroir de vérité: Cette Glace admirable avoit le Don de faire paroître les Passions, telles qu'elles étoient: Elle la présenta à l'Avarice: Le Voile qui couvroit ses véritables traits tombe à l'instant, & en laisse voir toute la difformité. IPHIS en est éfraié: Il veut fuir ce Monstre, & il sent trembler ses genoux sous lui: Il se jette enfin aux pieds de NORAIS; il les embrasse; il les arrose de ses larmes. Je suis coupable, dit-il, d'une voix entrecoupée de sanglots; je suis le plus indigne des Homes; je ne cherche point à m'excuser. Je pourrois alléguer cependant que, saisi par la crainte d'une

mort que je croiois assurée. . . La crainte ne se trouve point dans un Cœur vertueux , interrompit **NORAI**. Le Sage ne redoute que les Passions ; il regarde la mort avec indifférence ; il fait la braver quand l'Honneur & le Devoir l'exigent, & lorsque le Destin l'ordonne , il la reçoit avec fermeté. Voilà quels devoient être vos sentimens ; mais trop long-tems le jouët des Passions , vous avés manqué du courage que donè la Vertu. Et comment celui qui croupit dans le Vice ne craindroit-il pas la mort ? Mais je ne veux plus vous faire de reproches , continua t-elle : J'oublie vos égaremens , & je veux , malgré les Passions , vous ramener à la Vertu. Pour y réussir , je remets entre vos mains ce Miroir précieux , & par malheur trop peu connu. Ne le perdez jamais de vûe : Il vous découvrira vos défauts tels qu'ils sont ; & peut-on les conoitre sans avoir envie de s'en corriger ! Travaillez donc à les éfacier , & n'en laissés pas la moindre trace. **IPHIS** y travailla avec tant de zèle , qu'il eût bientôt retrouvé la Vertu. Qu'elle lui parut belle ! Qu'il l'embrassa avec ardeur ! Non je ne vous quitterai plus , lui disoit-il dans le transport de sa joie ; non je ne vous quitterai plus aimable **UTERIS** & je ferai tout mon bonheur de vous plaire. La Vertu le reçût avec bonté.

J'avois

J'avois toujours crû, dit-elle, que vous reviendriez de vos égaremens. Ceux qui ont été nourris dans mon sein, peuvent bien se laisser entrainer aux charmes aparens des Passions, mais ils se rapellent bientôt la douceur de mon Empire, & reviennent à moi. L'ingratitude que vous m'avez témoignée, poursuivit-elle, m'a touchée; mais persuadée qu'elle ne dureroit pas, je n'ai pas moins travaillé à vôtre bonheur. Je vous ai choisi pour épouser ELE'ONORE, Fille de FARIS. Cette union vous rendra heureux; car les Nœuds que je forme sont exemts des chagrins que causent les Passions: Point de jalousie, d'inquiétude ou de soupçons. Au dessus de l'indigne préjugé, qui conduit les Homes vulgaires, vous estimerés ELE'ONORE, vous lui parlerez en Ami, & jamais en Maître: Vous serés persuadé qu'elle fait penser & réfléchir; vous la croirez digne de vôtre amitié & de vôtre confiance. Par ces sentimens, vous obtiendrés la sienne, & vous lui ferez éviter par des Conseils, donnés avec douceur, les dangers où sa jeunesse & son peu d'expérience pouroient l'engager.

Alons trouver FARIS, continua-t-elle: C'est un de mes plus fidèles Sujets. A peine sa Fille vit-elle le jour, qu'il la confia à mes soins. Dès ce moment je vous desti-

naï l'un pour l'autre. Vos égaremens ont retardé vôtre bonheur, FARIS ne les a pas ignorés ; mais persuadé par moi qu'ils ne dureroient pas, il vous a toujours regardé come son Fils. Premier Ministre & Favori de son Roi, il en possède toute la confiance. Ce fut lui, qui chargé de marcher contre les Rebelles, vous donna le tems de fuir : Il fit plus, il obtint vôtre grace. Par ses soins, vous êtes rentré dans tous les honeurs dont vous vous étiez rendu indigne. Venés donc lui marquer vôtre reconnoissance, & soiez sûr d'obtenir sa Fille. Elle dit, & ils se trouvèrent dans l'Apartment de FARIS.

IPHIS s'aprocha de son Bienfaiteur avec cet air noble & modeste, qui fait le Caractère de la Vertu. Il voulut exprimer sa reconnoissance, mais son Cœur en étoit si pénétré, qu'il lui fut impossible de parler. Son silence & son maintien prouvèrent mieux ses sentimens, que le discours le plus éloquent. FARIS, charmé de le voir, l'embrassoit tendrement, lorsqu'ELE'ONORE parut. Elle venoit demander à son Père la permission de faire un sacrifice à DIANE. Son port étoit doux & majestueux ; ses traits n'étoient point réguliers, mais remplis de graces ; sa parure étoit propre & modeste ; une noble pudeur règnoit sur son front.

front. IPHIS en fut enchanté. Il l'admira; elle rougit, & il ne la trouva que plus belle. Il ne sentoit point cependant, en la voiant, l'émotion qu'inspire l'Amour. Son Cœur étoit tranquile, & se livroit sans crainte à la plus douce joie. Il estime, il respecte ELE'ONORE: Il sent avec plaisir qu'elle fait naître dans son Cœur l'amitié la plus tendre & la plus sincère. Voilà vôtre Epouse, lui dit FARIS, en lui présentant la main de sa Fille. Alons aux pieds des Autels célébrer ces Nœuds sacrés, & toujours heureux, quand c'est la Vertu qui les forme.

A ces mots l'Himen parut, non tel que le peignent les Esclaves des Passions, brusque, chagrin, infidèle; mais tel qu'il est lorsqu'il unit deux Cœurs vertueux. Sa physionomie étoit douce & gaie. L'estime, l'amitié, la complaisance, la fidélité, les petits-soins & la politesse formoient son Cortège. Ils marchent au Temple de JUNON; la Vertu les suit, apuiée sur la modestie. La Raison & la Décence marchent à ses côtés, & les Plaisirs innocens voltigent autour d'elle.

IPHIS conduit ELE'ONORE au pied de l'Autel. L'Himen allume son Flambeau; il brille de mille feux; l'auguste JUNON

du haut des Cieux reçoit les sermens des deux Epoux. Conduits par la Raison, chéris de la Vertus, protégés des Dieux, ils furent toujours heureux.



LE T T R E

*A Mr. R**.* ou Réponse à ses Réflexions sur le Luxe.

Qui n'est jamais content n'est pas digne de l'être.

MON dessein, Monsieur, n'étoit point de vous répliquer, crainte de fatiguer le Lecteur sur une matière qui, quoi que curieuse & utile; nous laisse peu de chose d'essentiel à dire, après ce qui a été dit. Lorsqu'un sujet a été envisagé de tous les côtés, & qu'on a examiné le pour & le contre, il ne reste qu'à se soumettre au jugement du Public, & c'est à lui à prononcer; je me bornerai donc à quelques Reflexions, qui me paroissent nécessaires.

Je comence par vous remercier du désaveu que vous faites de la Critique, qui a paru dans le *Journal Helvétique* de Juin 1758. pag. 625. Je ne vous ai jamais soupçonné d'en

d'en être l'Auteur, parce que je n'ai jamais douté de vôtre estime pour moi, & qu'en répondant à vôtre Censure du Luxe, je m'étois proposé de vous donner un témoignage public de mon amitié, en raisonnant sur une matière importante, qui me paroïssoit avoir besoin de quelques éclaircissmens; mais le Censeur, qui a jugé à propos d'entrer en lice à vôtre place, & qui s'est érigé en second sans vôtre aveu, m'a laissé tous mes doutes, & je ne me flate pas de pouvoir dissiper les siens. Quand on est prévenu pour une opinion, on s'entête de tout ce qui peut servir à l'appuyer & l'on rejette fièrement tout ce qui lui est contraire; & come on se plait dans son erreur, tout ce qui peut servir à la corriger, nous devient suspect; c'est beaucoup si l'on ne répond pas à des raisons par des injures. (*)

Cenôives dégoutés l'aliment le plus doux

Aigri par vôtre bile, est un poison pour vous.

T 5

Les

(*) Je me suis si fort défié de ce penchant, qui n'est que trop ordinaire aux Gens de Lettres, que j'ai prié expressément Mrs. les Journalistes de supprimer avec soin tout ce qui pourroit méchaper de trop fort, ou qui pourroit échaper à mes Apologiftes contre l'Anonyme, qui m'a si fortement critiqué sans me conoitre, & qui peut, en manquant de modération, avoir des lumières & des talens.

Les Gens de Lettres font l'Idole des uns, & la Victime des autres. Un Censeur caustique, dit l'illustre ADDISSON, reprend tout ce qui lui donne occasion d'exercer son talent favori & fort souvent il critique un passage, non parce qu'il est défectueux, mais parce qu'il lui fournit occasion de dire un bon mot, ou qu'il n'est pas conforme à ses idées & à ses préjugés, (*) ou qu'il ne l'entend pas; *car les Ames grossières & populaires*, dit MONTAGNE, *ne sentent pas la grace d'un discours fin & délicat.*

Il n'en est pas de même de vous, Monsieur; en critiquant modestement quelques unes de mes Pensées, ce qui est très permis, & même utile, vous en prenez occasion d'en louer d'autres délicatement, & avec esprit, & l'on ne dira pas, que vous n'ouvrez les yeux que sur les fautes de l'Ecrivain, & que vous les fermez sur les beautés. Ceux qui voient le mieux nos défauts, dit le célèbre Racine, sont ceux qui les dissimulent le plus volontiers; ils nous pardonnent les endroits

(*) Rien de plus commun que ce langage, Un tel sentiment n'est pas le mien; donc il est mauvais: C'est la Logique du Préjugé, & malheureusement cette Logique est la plus ordinaire. On fait de son opinion la règle des Idées, des autres, & tout ce qui n'y est pas conforme est condamné.

endroits qui leur ont déplû, en faveur de ceux qui leur ont doné du plaisir. Il n'y a rien, au contraire, de plus injuste qu'un Ignorant. Je crois qu'il ne faut dans les Disputes Litteraires que des raisons, come il ne faut dans l'Amitié que des sentimens, & que rien ne plait plus au Lecteur judicieux, que lors qu'il trouve l'honête Home dans l'Ecrivain.

On peut, sans blesser la probité, blamer l'abus du Luxe & des Richesses, que je condamne moi même; mais il faut prendre garde de ne pas déclamer contre les Richesses par humeur & par dépit, & pour se venger, en quelque sorte de la Fortune, qui nous laisse dans l'indigence. Les Richesses ne font pas elles seules le mérite, mais elles peuvent servir à le procurer, à le développer, ou à le protéger; elles le font valoir & le mettent en œuvre; elles nous donent le pouvoir de faire du bien, & d'exercer nos talens & nos vertus; en cela elles font un don de la Providence, dont on doit la remercier.

Il en est peut être de même du Luxe; quand il est excessif, ou qu'on en fait un mauvais usage, il est très condamnable; mais lorsqu'on le tourne au succès des Manufactures & des Arts, & qu'on le fait servir.

vir à les exercer & à les perfectionner, il est utile à la Société & aux Artisans. C'est une Pierre nécessaire à l'Edifice, qui sert à le soutenir ou à l'orner. Nous devons tendre à la perfection, mais nous ne devons pas trop nous flater de pouvoir y parvenir sur cette terre, & nous devons avoir quelque indulgence pour certains défauts, qui nous blessent, mais que le temps & l'usage ont enraciné, & pour ainsi dire, consacrés. Ce sont de mauvaises Plantes qu'on ne peut arracher sans en ébranler de bones, qui sont autour, & sans défigurer le terrain où elles croissent. *Nos Mœurs sont extrêmement corrompues*, dit Montagne, *& panchent d'une merveilleuse inclination vers l'empirement*; nos Loix & usages, il y en a plusieurs barbares & monstrueux; toutes fois, pour les difficultés de nous mettre en meilleur état, & le danger de ce croulement, si je pouvois planter une cheville à notre roüe & l'arrêter à ce point, je le ferois de bon cœur. Quand on ne peut pas obtenir le mieux, il faut se contenter du médiocre, & craindre le pire. On doit se prêter sagement à la foiblesse des Homes, ne leur demander que ce qu'ils peuvent doner (*), & permettre avec de sages restrictions ce qu'on ne peut empêcher.

(*) Après avoir examiné les Mœurs de différens Peuples, & considéré les Vices & les Vertus des Homes

Cette réflexion m'engage à dire un mot de la Comédie, contre laquelle on fulmine depuis long-tems, presque sans la conoitre & sans l'avoir étudiée: Elle n'est cependant qu'un tableau des Mœurs, une peinture vive & animée des Vertus & des Vices. ARISTOTE dit, qu'il est des Tableaux aussi capables de faire rentrer en eux mêmes les Homes vicieux, que les meilleurs Préceptes de Morale. Un bon Poete fait disposer, dit un illustre Auteur, les peintures qu'il fait des Vices & des Passions, de manière, que le Lecteur ou le Spectateur en aime davantage la Vertu, & a plus d'horreur pour le Vice. La peinture des actions vertueuses échaufe nôtre Ame; elle s'élève en quelque façon, au dessus d'elle même; elle excite en nous des passions loütables, telles que sont l'amour de la Patrie & de la Gloire.

On ne doit proscrire dans un Etat, ajoute le même Ecrivain, que les Arts superflus

Homes de divers Siècles, on trouve qu'ils se ressemblent assés & qu'à cet égard une Nation n'a guères d'avantage sur une autre. Les Siècles les plus éclairés ne l'emportent sur ceux où les ténèbres de l'ignorance & de l'Erreur étoient les plus épaisses, qu'en ce que dans ceux-ci la férocité & la barbarie rendoient les Homes plus cruels & plus séditeux.

perflus & dangereux , & se contenter de prendre des précautions pour empêcher les Arts utiles d'y faire du damage. La Société, qui excluroit de son sein tous les Citoïens dont l'art pourroit être nuisible , par l'abus qu'on en feroit, deviendroit un séjour triste , & la demeure de l'ennui.

Dans les Lieux où les Spectacles sont interdits , & où la Comédie est sévèrement défendue , les Vices grossiers ne laissent pas d'y avoir entrée , & dans les Siècles où la Comédie étoit peu connue ; les Passions ne faisoient pas moins de ravages. Les Romains étoient en general peu Amateurs de la Comédie , cependant quelle idée ne nous donne-t-on pas de la corruption de leurs mœurs ? Si votre Ami , dit JUVENAL , ne vous nie pas le dépôt que vous lui avés confié , ou qu'il vous rende votre Argent , sa bone foi passé pour un prodige , dont il faut conserver la mémoire dans les Livres sacrés de nos Pontifes.

Du tems de MONTAGNE la Comédie Françoisé n'étoit pas encore née ; voici cependant ce qu'il dit des Mœurs de ses Contemporains. *Qui n'est que parricide en nos jours & sacrilège est réputé bome de bien & d'honneur.* Aujourd'hui les bienséances sont mieux observées ; nous avons du moins l'a-
parençe

parence des Vertus , si nous n'en avons pas la réalité ; c'est quelque chose , car l'Hypocrisie est un hommage que le Vice rend à la Vertu.

On nous vante l'austérité des Mœurs des *Lacédémoniens* (*), mais ils permettoient le Vol subtil & caché , les Danses lascives entre les jeunes Gens de différent sexe : Ils étoient d'ailleurs cruels & féroces. *Athènes*, Rivale de *Sparte* , n'étoit pas moins belliqueuse , quoi qu'elle cultivât avec soin les Arts & les Sciences. Les Spectacles ne firent qu'adoucir les mœurs des *Athéniens* & polir leur Esprit , sans amolir leur courage. On venoit de toutes parts à *Athènes* pour écouter les Leçons de ses Philosophes , les Vers de ses Poètes , & les Discours de ses Orateurs. Les *Athéniens* avoient acquis sur les autres Nations un empire bien flateur , puisqu'ils ne le devoient qu'à la supériorité de leur Génie , & à l'excellence de leurs Ouvrages.

On a quelquefois comparé *Genève* à *Athènes* (**), non du côté de la grandeur & de la

(*) Par un paradoxe étonnant , la plupart des Hommes , si indulgens pour leurs propres défauts , se déclarent pour les Principes de Morale les plus sévères , se réservant tacitement le droit de se relâcher dans leurs Mœurs & dans leur conduite.

(**) *Sparte* , *Thèbes* , *Corinthe* , les plus belles Villes de la Grèce ne sont plus ; à peine en découvre

puissance, la différence est sensible; mais du côté de la culture & de l'amour des Arts & des Sciences; c'est peut-être l'endroit qui nous fait le plus d'honneur, & qui a rendu notre Patrie célèbre & recommandable. Je fais que la Religion & le Commerce contribuent beaucoup à son lustre & à sa réputation; mais la Religion & le Commerce ne dédaignent pas de s'aider du secours des Sciences & des Arts, & cet appui ne leur est pas inutile. Si vous étiez plus âgé, & que vous pussiez comparer ce qu'étoit Genève il y a seulement 50. ou 60. ans, & ce qu'elle est aujourd'hui, vous sentiriez mieux ce qu'elle doit aux progrès des Arts & des Sciences, cultivés dans son sein. On a vu s'élever de beaux Edifices, où l'on ne voioit auparavant que des ruines & des masures; on a créé, pour ainsi dire, des Rues entières. L'Hôpital a été construit, & tous les besoins des Pauvres prévenus & soulagés. Le Culte public, si nécessaire, a été facilité & rendu plus vénérable par de nouveaux Temples; & les anciens ont été soutenus & réparés avec goût

vre-t-on quelques Vestiges; au lieu qu'*Athènes* contient plus de dix mille Habitans, qui parlent assés bien grec & conservent quelque chose de leur ancienne politesse; elle a même le droit de se plaindre au Sultan lui même de la vexation de ses Ministres.

goût (*) & une noble magnificence. L'utile à été tourné en ornement ; des Fontaines publiques ; multipliées & entretenues avec soin , ont coulé avec abondance ; la machine qui fournit l'Eau nécessaire à cet usage , l'a forcée , par un mécanisme fort industrieux , à entrer & à monter en divers Canaux éloignés , qui la portent & la distribuent au gré de celui qui la dirige pour le bien public.

L'Académie a été florissante par les soins, les talens & les conoissances de plusieurs Professeurs célèbres, & come on en a reconu l'utilité, on en a augmenté le nombre. La Bibliothèque publique a été enrichie de quantité de Livres & de Manuscrits rares & précieux. Ce trésor, si utile aux Gens de Lettres, & qui leur est ouvert tous les Mardis, s'est multiplié de nos jours, d'une façon qui fait l'étonnement des Etrangers Conoisseurs, & qui rendra à jamais chère & vénérable la mémoire des Donateurs. La Campagne s'est ornée & enrichie, à l'envi de la Ville : Ce qui fait mieux remarquer la beauté & les charmes de sa situation. Je ne dirai rien des Promenades publiques, qui cependant

U

ont

(*) Voiés sur ce sujet le Journal Helvétique de Mars 1755.

ont leurs attraits & leur utilité (*). Je ne fais même si je dois parler de nos Fortifications, nécessaires à des Citoyens, qui chérissent leur Patrie, & qui n'ont qu'une Place à conserver. Je souhaite de tout mon Cœur, que nous n'en sentions jamais la nécessité, mais je fais de bone part qu'elles ne nous ont pas été inutiles pour faire échouer certains projets, & nous garantir d'un coup de main imprévu & subit. Pour terminer ce petit Tableau, il faudroit dire un mot de la douceur & de l'équité du Gouvernement, de l'observation des Loix, de l'union & de l'ordre qui règnent parmi nous ; mais ce n'est pas ici le lieu de m'étendre sur ce sujet ; je me bornerai à vous faire remarquer les barrières que les Règlemens somptuaires ont mises au Luxe, & qui le retiennent en d'étroites Limites. Une petite République doit moderer ce torrent par de bones Dignes, & c'est ce qui a été pratiqué avec succès, mais on lui a laissé cependant le cours que le bien public, la bienfiance, & la sagesse permettent. Il

(*) L'Auteur ne parle point de la Chambre des Bleds & des Greniers publics, parce que cet établissement est antérieur à ceux dont il fait mention ; mais il est certain que c'est un excellent préservatif contre la crainte de manquer de pain ou de ne l'acheter qu'à un prix excessif. On peut dire que ce Grenier est la Mère nourricière de l'Etat.

Si n'en est pas d'un grand Roiaume come d'une petite République. La *France*, par exemple, doit beaucoup au Luxe; le Lord *BOLINGBROKE* assure, qu'avant la révocation de l'Edit de *Nantes*, lorsque les Manufactures prospéroient le plus en *France*, les colifichets, les modes, les folies du Luxe, coutoient à l'Angleterre huit cent mille Liv. Sterling par an, & aux autres Nations à proportion: Some prodigieuse; Tribut volontaire que le Luxe de différens Peuples paioit aux Arts & aux Manufactures de *France*. Peut-on condamner une industrie, qui apporte un si grand profit?

Le Luxe est certainement moins dangereux dans un vaste Roiaume, dont le terrain fertile produit au delà du nécessaire, & où tous les Arts sont cultivés avec succès, que dans une petite République pauvre & dont le Terrain dur & ingrat fournit à peine aux besoins de ses Habitans. Ainsi ce qui est Luxe dans un lieu ne l'est pas dans un autre. Cette distinction est fondée sur la raison & l'expérience. Il faut encore observer que l'exemple est plus contagieux dans un petit Etat, que dans un grand: Come il y a moins de distance dans les Conditions, plus d'égalité dans les Fortunes, chacun veut faire à peu près la même dépense: Ceux

dont la fortune est médiocre, & même au dessous du médiocre, veulent vivre, s'habiller & se meubler come les plus riches. L'imitation gagne, & l'exemple séduit & entraîne; on règle moins sa dépense sur son patrimoine ou sur les profits de son travail & de son industrie, que sur l'usage & la mode (*) & come il y a moins de ressource dans une petite République, que dans un grand Roiaume, les meilleures & les plus anciennes Familles tombent en décadence, & l'on en voit de nouvelles s'élever sur leurs ruines: C'est ainsi qu'on devient pauvre pour paroître riche; écoutons sur ce sujet l'illustre F E N E L O N.

Comme la trop grande autorité, dit-il, empoisonne les Rois, le Luxe empoisonne toute une Nation; on dit que le Luxe sert à nourrir les Pauvres, aux dépens des Riches, come si les Pauvres ne pouvoient pas gagner leur vie plus utilement, en multipliant les fruits de la Terre, sans amolir les Riches par des raffinemens de Volupté.

(*) Il y a des Modes si bizarres & si extravagantes qu'il y auroit du ridicule à s'y conformer. Il y a des parures de Femmes, dont les noms burlesques demanderoient un nouveau Dictionnaire, & qui sont inconnus aux Gens sensés. Il semble que leur Toilette soit un Encan où l'on étale toutes sortes d'afiquets & de bagâtelles.

Volupté. Toute une Nation s'acoutume à regarder come les nécessités de la Vie, les choses superflües. Ce sont tous les jours de nouvelles nécessités, qu'on invente. L'on ne peut plus se passer des choses qu'on ne conoissoit pas 30. ans auparavant; La Faïance sufisoit a nos Pères; il faut de la fine Porcelaine à leurs Enfants. Le Luxe s'apelle bon goût, perfection des Arts, & politesse de la Nation. Ce Vice, qui en attire une infinité d'autres, est loué come une Vertu. Il répand sa contagion jusqu'aux derniers de la lie du Peuple, car qui est-ce qui se fait justice? Tout le Monde fait plus qu'il ne peut & Personne ne fait ce qu'il doit. (*)

On s'imagine d'obtenir l'estime des Spectateurs par un Equipage somptueux, une foule de Domestiques, des Mets rares & succulens, des Campagnes ornées de Bosquets, de Jets-d'eau & de Statües, où au lieu d'Allées d'Arbres fruitiers, on se perd dans des Labirinthes de Charmes ou de

U 3

Maro-

(*) La Mode est un tyran dont on respecte les fantaisies les plus burlesques. Sous le Roi François II. les Hommes trouvèrent qu'un gros Ventre donnoit un air de majesté, & les Femmes s'imaginèrent aussi-tôt qu'il en étoit de même d'un gros Cul. On avoit donc de gros Ventres & de gros Culs pastiches, & come si les Femmes avoient honte de montrer leur Visage elles le couvrirent de Mouches.

Maroniers; mais cette vaine décoration, ces Allées magnifiques, azile du luxe & de la mollesse, sont moins des monumens de nôtre goût & de nos richesses, que des preuves de nôtre faste & de nôtre orgueil. On ruine sa Postérité, pour étaler son opulence. On veut-être admiré par des aparences qui n'ont qu'un faux éclat, & ne font point partie de nous mêmes; on aime mieux éblouir les yeux, que d'aquérir l'estime par des qualités réelles & des vertus solides. Ecoutons sur ce sujet un Prédicateur célèbre, qui a fait un excellent Sermon sur le Luxe.

Le Luxe, dit-il, déserte la Campagne de Laboureurs pour peupler la Ville d'Artisans. Il n'y a point d'Ouvriers ni de Paisans, qui ne veuillent doner à son Fils un Métier, qui paroît lucratif & lui done le superbe titre de Monsieur, mais il est si difficile, dans une petite Ville, de contenir un Peuple nombreux & amenté, qu'il convient peu à la tranquillité publique d'en rassembler tant dans les mêmes Murs. C'est-là une espece de maladie politique, où le Sang monte tout au Cerveau, & y cause de dangereuses convulsions. Ce péril est plus grand & plus redoutable dans une Ville, où les Cercles sont tolerés, & où il est aisé de gagner des suffrages, & de répandre des soupçons, & des Maximes funestes au Gouvernement. Le
Peuple

Peuple ne se meut jamais, en faveur même de la Liberté, qu'il ne lui porte de vives atteintes, & qu'il ne perde ce qui lui en reste.

Continuons à condamner le Luxe, come Moraliste, nous verrons ensuite, si on ne peut pas l'approuver come Politique, en proscrivant ses abus & ses excès. Quand on aime une fois le Luxe, l'on en devient l'esclave, & l'on s'affujettit aux Modes les plus ridicules. Les uns, dit Mr. de FENELON, donent dans le Luxe par faste & pour se prévaloir de leurs richesses; les autres par mauvaise honte, & pour cacher leur pauvreté. L'on ne se marie point, où l'on craint d'avoir des Enfans; on emprunte, on trompe, on use de mille artifices, pour couvrir son indigence; on refuse souvent aux besoins de l'Etat, ce qu'on donne à son propre superflu: Ceux même qui sont assez sages pour condamner un si grand désordre, ne le sont pas assez pour lever la tête les premiers, & pour doner des exemples contraires. Toutes les Conditions se confondent; le plus petit veut égaler le plus grand & l'effacer. Toute une Nation se ruine; la passion d'acquérir du bien, pour soutenir une vaine dépense, corrompt les Ames les plus pures. Il n'est plus question que d'être riche: La pauvreté est une infamie; même avec des

Vertus & des Talens supérieurs, vous êtes méprisés, s'ils ne sont pas relevés par le faste. Quand vous avés fait quelques pas dans la Carrière du Luxe, vous êtes, en quelque sorte, sur le penchant d'une Montagne escarpée, dès que l'on a comencé à rouler, dans ce sentier si glissant, on ne s'arrête point qu'on ne soit tombé dans le Précipice. Ce Torrent, dont la Source étoit si petite, il y a 50. ou 60. ans, s'est grossi de divers Ruisseaux, & s'est débordé avec impétuosité. Voilà de grandes vérités, & des Autorités respectables, qui ont précédé celle du fameux R O U S S E A U & de ses Copistes. Malgré ces excellentes leçons, je ne change point de sentiment. S'il y a de la grandeur d'Ame à se retracter, lorsqu'on a tort, il y auroit de la petitesse à se dédire, quand on est convaincu que l'on a raison. Je ne suis pas le seul qui ai crû le Luxe utile dans un grand Etat, considéré du côté des Arts & des Manufactures. Des Auteurs célèbres & judicieux ont fait l'Apologie du Luxe, en blamant ses abus & ses excès; c'est à quoi il faut faire attention dans cette petite dispute, où vous avés dit, *Monsieur*, de bones choses contre le Luxe; mais vous conviendrés, peut-être, qu'il est le Créateur des Arts & de l'Industrie; ou du moins qu'il

qu'il les soutient, en excitant l'émulation des Ouvriers. Il lie les Homes par les besoins & par l'intérêt, & les différentes Nations par les Comodités quelles se procurent réciproquement : Il détruit la Paresse & l'Oisiveté, & procure de l'occupation ou de l'amusement à l'Esprit & au Corps. Veut-on défendre & bannir le Luxe, le Citoyen, qui a plus de revenus qu'il ne peut en dépenser, se transportera ailleurs, & privera sa Patrie de ses Biens, de ses Talens & de ses Lumières. Tout ne présentera aux yeux qu'un aspect triste, pauvre & sauvage. Le Génie s'affaiblira en quelque sorte sous le poids de la misère ;

L'indigence affaiblit, énerve le courage.

Les Passions excitées par des besoins continuels, ne seront plus bridées & retenues par les bienséances, & la Société ressemblera plutôt à une Société d'Anachorètes, & de Reclus, qu'à une Société d'Homes libres. Quand on ne fréquente que des espèces de Sauvages, on n'est guères propre à avoir commerce avec les Homes. C'est parce que les Imitateurs de Mr. R * * ne les ont contemplés que dans cette espèce de retraite & de dénuement de toutes choses, qu'ils en ont conçu une si mauvaise idée, & qu'ils en ont fait un si noir tableau ; mais les Homes

font en général plus foibles que méchans. Il ne faut pas être la dupe des Homes, mais on ne doit pas aussi les hair ni les mépriser.

La Politesse que la Société inspire, & qu'elle exige, n'est pas elle même une Vertu, mais elle en est l'image; elle ome les qualités essentielles, & masque les défauts, quelle peut servir à corriger: Elle est l'expression des Vertus sociales, & un lien doux & aimable, qui unit les Homes. Elle annonce la modestie; elle est la Compagne de l'estime & de l'amitié; si elle ne fait pas naître les sentimens, elle en est du moins le témoignage. Il y a une autre genre de politesse, qu'on nomme *Civilite*, qui est plus artificielle & arbitraire; elle est la Copiste de l'autre & tache de l'imiter. Quoiqu'elle ne soit point d'une nécessité indispensable, on ne doit pas la négliger, parce que les Homes jugent de nous par les apparences & les dehors, & que nous avons intérêt de leur plaire & de faire en sorte qu'ils ne portent pas de nous un faux jugement. Cette seconde politesse dépend de l'observation des usages & des convenances, qu'on ne devine pas, mais qu'on doit apprendre, pour paroître dans le Monde, avec bien-séance: (*)

Et

(*) On me permettra de citer à ce sujet un Morceau d'une Lettre de Mad. de SE'VIGNE; on verra

Et come la Politesse consiste à avoir meilleure opinion des autres que de soi même, ou du moins à le témoigner, on voit bien qu'elle est incompatible avec l'Orgueil, & avec un Faste insultant.

Est-ce un si grand malheur de n'éblouir Personne ?

De n'avoir que l'éclat que la Probité donne ?

Mais la modestie peut très bien se concilier, avec l'extérieur que nôtre fortune permet, & que le rang & nôtre état ordonne quelquefois: La vraie grandeur est dans l'Âme, mais elle ne condamne pas ce que la Bien-séance approuve & autorise.

Si l'on peut être modeste, en donnant quelque chose au dehors & à l'usage, on peut aussi être fier & superbe sous un extérieur humble, & sous des haillons. DENIS, le Tiran, offrit à PLATON une Robe magnifique; ce Philosophe la refusa disant, qu'étant Home, il ne lui convenoit pas de porter une robe de Femme; mais ARISTIPPE l'accepta

combien il est nécessaire de s'exercer pour ne pas paroître ridicule. On ordonne, dit-elle, à nos Soldats de Milice de ne point tirer le Chapeau quand ils sont sous les Armes, & ils l'enfoncent fièrement lors qu'ils ne le faut pas. On leur dit de garder leur rang, & ils se laisseroient plutôt rouer que d'en sortir.

l'accepta alléguant, que nul ornement ne pouvoit corrompre un Cœur pur. DIOGENE, lavant ses Choux, dit à ARISTIPPE, si tu favois vivre de Choux tu ne ferois pas la Cour au Tiran; ARISTIPPE lui répondit, *si tu favois vivre avec les Hommes, tu ne seroit pas réduit à laver des choux, (*)* L'ostentation des Persones modestes n'offense point l'orgueil des autres.

J'avoüe que ce trait me rapelle la noble simplicité, & le refus généreux que nôtre célèbre Compatriote R * * a fait des richesses, quoi qu'aujourd'hui la Pauvreté ne soit plus une Vertu; mais Mr. R * * ne doit pas être cité en tout pour modèle; *Les Gens*, dit MONTAGNE, *qui pèsent tout, qui veulent tout ramener à la raison, qui ne reçoivent rien par autorité, ni à crédit, qui érigent leurs opinions en règles, il n'est pas merveille s'ils ont leurs jugemens souvent très éloignés des jugemens publics. Gens qui prennent*

(*) Il faut convenir que le Luxe s'est étendu & glisse jusques dans la Cuisine; elle a été erigée en art; il faut de l'expérience & de l'industrie, non-seulement pour apprêter les Mets, mais pour donner des repas avec propreté & délicatesse: Il faut savoir placer les Plats avec symétrie, & d'une façon que la perspective frappe aussi agréablement les yeux, que les viandes flatent le goût & l'odorat.

nent pour patron l'image première de la Nature, il n'est pas merveille, si en la plupart de leurs opinions ils s'égarent, & gauchissent la voie commune.

Il y a dans les Ouvrages de Mr. R** des morceaux admirables, exprimés avec noblesse, force & énergie; mais l'on est surpris & fâché de trouver à côté de pompeuses hyperboles & des sophismes subtils, qui sont échappés à la chaleur de son Imagination & de son Génie. Il entraîne & subjugue ses Lecteurs: Ces Pensées sont presque aussi contagieuses que le Luxe qu'il condamne & contre lequel il déclame avec véhémence. Ainsi, *Monfieur*, on ne doit rien admirer, & beaucoup moins imiter, qu'avec attention & réserve, crainte de prendre du clinquant pour de l'or, & le faux pour le vrai. Mr. ROUSSEAU diroit lui même à ses Copistes, *examinés avant que de me prendre pour modèle. Je suis Home, & je puis me tromper. Dieu seul est infuillible.* L'estime qu'on a pour les grands Hommes nous aveugle quelquefois & nous en impose. On prend leurs défauts pour des Vertus & leurs Décisions pour des Oracles: On les érige presque en Divinités, & on leur dresse des Autels: Ils diroient modestement à leurs Adorateurs:

*On nous élève jusqu'aux Cieux ;
Laiſſés nous pour ce que nous ſomes ;
Vous voulés nous faire des Dieux ,
Et nous ne ſomes que des Homes. (*)*

Il ſemble que la Providence ait prévu les dangers de cette admiration exceſſive pour les grands Homes, auffi les a-t-elle ſémé ſur la Terre, avec une eſpèce d'œconomie, come des Plantes rares & précieufes ; au lieu que les Homes vulgaires ſont répandus avec abondance, ainſi que les Herbes communes, que la Nature produit & paroît jeter au hazard, avec une ſorte de prodigalité.

Pour revenir à nôtre ſujet, il eſt certain qu'un des meilleurs préſervatifs du Luxe, c'eſt de ne point s'élever au deſſus de ſa Condition, de proportioner ſa dépenſe à ſon bien, de ſe conformer aux Règlemens de l'Etat dont l'on eſt membre ; de ne faire que des dépenſes utiles ou néceſſaires. Il y a du bon ſens à s'élever quelquefois au deſſus des coutumes & des bagatelles.

En

(*) Un Grand Home eſt ordinairement plus modeste & plus indulgent qu'un autre. On vouloit exciter le reſſentiment de SOCRATE contre quelqu'un, qui ne lui avoit pas rendu ſon Salut : *Pourquoi, dit-il, me faſberois-je de ce qu'un autre
-ⁿ moins civil que moi.*

En suivant ces règles , on ne risque point de s'appauvrir, de donner un mauvais exemple , d'exciter l'envie & la cupidité , en renfermant dans l'espace d'un Appartement en Ville , ou d'une Maison à la Campagne , l'abrégé des richesses de l'Art & de la Nature. Par-là on ménage sa santé ; on conserve la vigueur de son Corps & de son Esprit ; l'on évite de donner dans les excès d'une superbe délicatesse , ou d'une volupté raffinée. *Voulez vous , dit SENE'QUE , devenir heureux & libres , ne songés point à augmenter vos Trésors , mais songés à diminuer vôtre cupidité ; ce sont vos desirs qui vous rendent pauvres , malheureux ou esclaves. Celui qui a besoin de moins de choses approche le plus de la Divinité qui n'a besoin de rien.*

Vous voies , *Monsieur* , que ma petite Apologie du Luxe ne m'empêche point d'en conoitre & d'en blamer les abus , & qu'elle ne met point à leur aise , come vous le dites , ceux qui se livrent à tous ses excès.

Je trouve assés singulier que vous attribuiés à BOILEAU & à BOSSUET la cassation de l'Edit de Nantes. Ces Mrs. ne passoiént ni pour Adulateurs , ni pour Persécuteurs ; & certainement ils ne furent point consultés dans cette occasion ; Mr. BOSSUET fit ce qu'il pût pour convertir les Réformés , mais

si on ne s'étoit servi pour les convaincre, que de ses Raisonnemens & de ses Ouvrages ; il n'y auroit pas eû lieu de se plaindre de l'Intolérance. Ce n'est ni le Luxe , ni une basse flatterie , ni les Sciences, qui ont mis le Cou-teau entre les mains de RAVAILLAC, de JAQUES CLEMENT, de DAMIENS. Ce ne sont point les Beaux-Arts qui ont armé la barbare Inquisition , ni inspiré la funeste journée de la *St. Barthelèmi*. Ce sont l'Ignorance & le Fanatisme. La Superstition a fait cent fois plus de mal que le Luxe:

Tant un zèle cruel peut enfanter de maux !

Mr. de VOLT AIRE me disoit un jour à ce sujet : *Je n'ai jamais ataqué la Religion , que je respecte ; mais j'ai ataqué la Superstition , qui en prend le Masque , & qui la défigure ; avant que de semer de bones Graines dans un Terrain , il faut en arracher les ronces & les épines. Il faut que le Philosophe prépare les Esprits , afin que le Théologien ait plus de facilité à les éclairer & à les convaincre.*

Ne croiés vous pas , me dites vous ironiquement , que le Christianisme eût fait plus de progrès, si le Sauveur du Monde eût pris des Faiseurs d'Idilles ou des Algebristes (*) ?

[*] Notre jeune Censeur du Luxe , dit , page 23. que les Orateurs & les Poètes devoient être
Labou-

pour les Apôtres? Vous me permettrés de répondre sérieusement à cette Question. De quelque profession que fussent ceux que J. C. auroit choisis , pour prêcher l'Évangile , ils s'en feroient bien aquités , avec le secours du St. Esprit. ST. LUC & ST. PAUL , qui étoient éclairés , ne s'aquitèrent pas moins bien de leur comission , que ST. PIERRE , & ST. JEAN , qui étoient ignorans & de simples Pêcheurs. De nos jours, PASCAL qui étoit *Algébriste* a écrit avec succès sur la Vérité de la Religion Chrétienne. Mrs. RACINE & ROUSSEAU , Poètes & Faiseurs d'Idilles , ont fait des Hymnes & des Poèmes admirables , en faveur de la Religion. La Vérité ne pert rien à être ornée des graces de la Poésie ; elle se présente avec plus de force , de noblesse & d'énergie.

Je ne vous dirai rien sur Mr. ROUSSEAU de Genève , (*) bon Poète lui même , & dont

X

vous

Laboureurs & Artisans ; mais seroit-ce un bien pour la Société , & toutes les Professions ne sont-elles pas utiles , lorsqu'on s'en aquite bien ? *Toute tête n'est pas taillée à faire un Philosophe , dit MOLIERE , & la plupart des Hommes n'ont ni assez de vigueur , ni assez d'industrie pour être Laboureurs ou Artisans.*

(*) Mr. ROUSSEAU , admirateur outré des Siècles anciens , ne les compare à celui-ci qu'avec

vous faites l'éloge : Ecrivain original , qui'a fait bien de mauvais Copistes. Je suis persuadé que vous ne regardés que come une fiction ingénieuse , la peinture qu'il fait de l'Innocence des premiers tems.

*Dans ce tems fortuné , Règne de l'Innocence
 Les Champs produisoient-ils avec plus d'abondance ?
 L'Oeillet avoit-il plus d'éclat & d'odeurs ?
 Le Pan étoit-il de plus riches couleurs ?
 Le tendre Rossignol avec plus d'harmonie
 Faisoit-il rétentir ses sons mélodieux ?
 Un jour plus pur brilloit-il à nos yeux ?
 Les Loups déchiroient-ils avec moins de furie
 L'Agneau qui fûroit devant eux ?
 Les Humains couloient-ils leur vie
 Sans éprouver ni revers ni douleur ?
 Ignoroient-ils la colère & l'envie ?
 Leur Ame aux passions jamais assujettie
 Goûtoit-elle un parfait bonheur ?
 L'Automne de l'Hiver fut-elle moins suivie ?
 Le Vent mugissoit-il avec moins de fureur ?*

La

partialité. Cependant , qu'on compare les tems d'ignorance & de ténèbres avec celui ou nous vivons ; on verra lequel mérite la préférence. Dans le IX. X. XI. & XII^{me}. Siècle, l'Italie, l'Allemagne, la France & l'Angleterre étoient déchirées par des Guerres Civiles & étrangères. On ne parloit que de meurtres & d'empoisonemens,

*Le Foudre caufoit-il moins de trouble & d'horreur ?
Et les foibles Mortels, qu'épargnoit le Tonnerre,
Bravoient-ils tous les Maux qui défolent la terre ?*

*EVE en beauté paffoit-elle SILVIE ?
Pour le Fruit défendu n'étoit-elle point d'envie ?
Et le bon ADAM Jon Epoux
Fut-il donc moins foible que nous ?*

Voilà, Monsieur, bien des questions qui ne vous perfuaderont pas mieux de la vérité de mon opinion, que tous mes raifonnemens. Nous avons donc bien la mine de refter chacun dans nôtre fentiment, mais j'efpère que nous n'en ferons pas moins bons Amis.

Je fuis Vôtre &c.

GENÈVE.





R E' P O N S E

*A la Lettre de l'Ami de l'Apologifte du
Luxe.*

MONSIEUR,

L'Ami se conoit au besoin, & vous en mériteriés le beau titre, par l'apui que vous tâchés de prêter à l'Apologifte, si vous ne travaillés pas contre tous les Homes, pour en défendre un seul, qui canonise leurs foibleffes; & si vous ne lui prouviés pas vôtre tendresse, aux dépens de nôtre vertu.

J'espère cependant, qu'en embrassant ce parti, vous n'aurez fait de tort qu'à vous même; la Cause du Luxe est si désespérément mauvaise, que quand vous & vôtre Ami auriés cent fois plus de talens, que vous n'en avés, quand vos Ouvrages & les siens auroient été imprimés un milion de fois, il ne me seroit pas moins facile de détruire tous vos Sophismes, de montrer les contradictions de vos propres Principes, ou plutôt de prouver, à quiconque n'a pas les yeux fascinés, que vous n'établissés vôtre Siftème sur aucun. Quelques
mots

mots d'abord pour ma défense, nous viendrons ensuite à la vôtre,

Vous faites de grandes exclamations sur l'inexactitude de mon Stile; vous triomphés sur la frase si louche de *céder à son énergie*, & vous n'avez pas vu, ce qu'il vous étoit si aisé de voir, que c'étoit une faute d'impression & que, ne répétant là que ce que votre Ami avoit dit dans son Apologie, je l'acusois de céder moins à son génie, qu'à sa démangeaison de se faire imprimer.

Vous prétendés encore, que le nom de *luxurieux* ne désigne que des impudiques & des adultères, & qu'ainsi je ne dois pas l'appliquer aux Peuples esclaves du Luxe, come si la débauche la plus honteuse & la plus raffinée n'avoit pas fait de tout tems un de leurs caractères spécifiques. Sans recourir ici aux exemples de l'Antiquité, je prie mes Lecteurs de jeter les yeux sur les Pais de l'Europe, où les Arts du luxe & du goût fleurissent le plus, & de voir si la chasteté y est une Vertu bien connue & bien respectée; l'impudence avec laquelle leur Jeunesse, aussi vaine que dépravée, publie ses bones fortunes, suffiroit pour décider la question.

Vous me reprochés encore les personnalités de ma critique, & vous me proposés

l'exemple de l'Antagoniste de M. ELLER. Mais comment, *Monsieur*, avez vous pu croire nos deux cas semblables ? Les erreurs de la Morale ne sont elles pas plus dangereuses que celles de la Physique ? Ne sont elles pas en même tems beaucoup plus aisées à éviter, surtout depuis la Révélation ? Et s'il seroit ridicule de s'échauffer contre un Auteur, qui de bonne foi justifie l'usage du Cuivre, qui ne peut au plus nuire qu'aux Corps, est-il possible d'aimer ses semblables, & de voir de Sang froid un Auteur, qui remplit régulièrement depuis plusieurs Mois un Journal, de Maximes fausses & relâchées, qui ne peuvent qu'énerver nos Corps, avilir nos Ames, & consacrer tous les funestes préjugés du Siècle ? Il faudra donc venir Chapeau bas, prier très-humblement les Apologistes des Vices, de vouloir bien ne nous pas corrompre, & crainte d'offenser leur urbanité, élever vers eux nos mains suppléantes, pour les conjurer d'éloigner la Coupe fatale, dans laquelle ils nous font boire un poison mortel ?

Non, *Monsieur*, non, ce n'est pas ainsi que le Rédempteur du monde frondoit les Corrupteurs de son tems ; malheur à vous, leur crioit-il, & autant que cette apostrophe eut été injuste dans leur bouche, contre les

les Infracteurs des observances minutieuses, qu'ils avoient fait succéder aux véritables Davoirs, autant le Sauveur étoit-il fondé à démasquer ainsi leur Hipocrisie, leur Avarice, & leur Vanité. Sacrifions, si l'on veut, aux Graces, mais ne leur sacrifions pas la Vertu.

Je passe à l'examen de vos nouveaux moiens de défense.

L'Apologiste prétend, qu'on n'a point faisi sa pensée. Il se trompe; il vôle toujours terre à terre, & si on le perd quelquefois de vue, ce n'est point parce qu'il s'élançe dans les nues, mais parce qu'il se jette dans les ténèbres de l'erreur; mais la simple lumière du Bon Sens suffit pour l'y découvrir.

Il veut que ce soit non le Luxe, mais la prodigalité & la fainéantise, qui ruinent tant de Familles, mais sans les productions des Arts, en quoi pourroient-ils dissiper leur Patrimoine? Il y a plus, quand les besoins étoient modiques, un travail modéré y fournissoit, & on le soutenoit gaie-ment; mais quand on les a eu centuplés, le travail, devenu excessif, a engendré le dégoût, la paresse, la friponerie, & tous ces autres vices des Ames fourbes & méchantes, qui n'aiment que l'Argent, qui

vendront la Patrie à quiconque voudra l'asservir, ou qui ne pourront la défendre contre un Agresseur étranger, s'il n'est aussi corrompu qu'eux-mêmes. L'Apologiste convient assés, que les Peuples polis & éfeminés ne sont point des modèles de Vertu; il avoüe qu'un Moraliste auroit bien du mal à dire du Luxe, mais il ne l'envisage qu'en Politique, qui le fait servir au profit des Arts, & au bien de la Société. L'Empire d'AUGUSTE fut le tems de la gloire de Rome, come le Gouvernement de PÉRICLE's fut l'Epoque de la Splendeur d'Athènes.

Je l'avoüe, à la lecture de cette distinction ma surprise a été extrême; jusqu'ici j'avois cru, que la Vertu & le bonheur des peuples aloient toujourns d'un même pas; les précautions infinies prises par les plus graves Politiques, & les Législateurs les plus vantés, pour assurer l'un par l'autre, m'avoient confirmé dans cette idée, & l'Histoire universelle l'avoit changée en démonstration; mais je m'abusois étrangement, s'il en faut croire l'Apologiste & son Ami. Selon eux, les Loix de la Politique sont très-diférentes de celles de la Morale, & pour rendre son Peuple heureux, il n'est point besoin qu'un Prince lui inspire l'amour des Loix & de la Patrie, le désintéresse-

tèressement, la frugalité, le courage ; il est un moien plus court & plus facile de le mener à la célébrité & à la gloire ; il n'a qu'à le rendre Artiste, Peintre, Statuaire ; il n'a qu'à en faire des Emaillieurs, des Bijoutiers, des Poetes, & les voilà dignes de l'admiration de tous les âges : Il est bien vrai, qu'ils seront vains & avarés d'un côté, de l'autre lâches & perfides, mais qu'importe ? Les *Romains* sous CE'PIAS (*), les *Athéniens* sous PE'RICLE'S avoient tous ces Vices, & ne laissoient pas d'être heureux & respectables ; ces Princes même, dont l'un abatit le Tribunal auguste de l'Aréopage, & ne fit pas un Home de bien ni dans l'Etat, ni dans sa Famille, l'autre, qui fit égorger son Tuteur, CICE'RON, qu'il apelloit son Père, cent mille de ses chers Conçitoiens les *Romains*, pour parvenir

X 5

nir

(*) *Note des Edit.* Nous avoions que le Nom de *Cépias*, que l'Auteur emploie ici, nous est inconnu. L'Histoire nous apprend, que ce fut MARC-ANTOINE, qui fit tuer CICE'RON, à la vérité du consentement d'AUGUSTE. Le Meurtrier se nommoit POPILIUS LENAS ; il se rendit d'autant plus coupable, en prêtant son ministère à cette noire action, que CICE'RON lui avoit sauvé à lui même la vie, dans une Cause, où il étoit accusé d'avoir tué son Père.

nir à les asservir tous , qui éluda tous les projets de réforme que lui présenta, le Sénat , & mena lui-même la vie la plus licencieuse ; ces deux Magistrats , dis-je , doivent pourtant être regardés come de très grands Homes , puisqu'ils pensèrent & enrichirent les Sculpteurs , les Orateurs & les Poètes , & que ceux-ci leur ont donné de très-grands éloges , que l'on ne peut soupçonner de flaterie.

J'avois exhorté mes Concitoïens à cultiver les Arts frivoles , en dédaignant de se parer de leurs productions ; mais l'Apologiste nous méprise assés , pour croire cette réserve impraticable : Selon lui , ni le Bon-Sens , qui régné encore chez beaucoup d'entr'eux ; ni le respect pour les Mœurs anciennes ; ni la vue des misérables sans nombre , que ce Luxe a fait chez nos Voisins ; ni les Loix somptuaires ; ni celles de la Religion ; ni le zèle des Chefs de l'Etat & de l'Eglise à les maintenir ; ni la facilité de nous passer de ces bagatelles , dont nos Pères se sont passés si longtems ; ne pourront nous engager à nous en sevrer ; c'est-à-dire , qu'il nous condamne à devenir petits & frivoles , à nous perdre nous-mêmes irrémisiblement.

J'avois

J'avois dit que tous les Peuples luxurieux étoient tombés dans la servitude, parce que l'Esclavage moral mène infailliblement à l'Esclavage politique; on me répond, que les *Athéniens* avoient du Luxe du tems de SOPHOCLE & de DEMOSTHÈNES, & n'étoient point esclaves. J'en appelle à quiconque conoitra l'Ambassade de ce dernier à PHILIPPE, les reproches continuels qu'il fait aux *Athéniens*, sur leur indolence & leurs dépenses folles, & le succès de la Bataille de *Chéronée*.

On m'objecte encore les *Romains*, qui dès le tems de TERENCE & de SCIPION donoient dans le Luxe, & cependant étoient encor libres; come si les effets de ce Luxe étoient aussi subits qu'un coup de Tonnerre: Il faloit du tems pour renverser une Constitution aussi robuste que la *Romaine*, & dans l'époque citée, le Monstre ne faisoit que de naitre; mais atendés un peu, & vous verrés les Profusions avec l'Avarice portées à leur comble; les Provinces pillées; les Alliés vexés: Ce Peuple même, Roi de l'Univers, réduit à la plus affreuse misère; les *Gracques* égorgés pour avoir voulu l'en tirer; il ne lui restoit que ses suffrages; il les vendit, jusqu'à ce qu'après bien des massacres, des proscriptions & des

des horreurs, les Acheteurs mêmes les lui ravirent entièrement.

Mais, ajoute-t-on, des Peuples ignorans ont été esclaves; on cite l'Angleterre sous GUILLAUME I. la Suisse sous les Ducs d'AUTRICHE. Je répons:

I. Que s'il y a eu des Peuples ignorans dans les fers, il y en a eu beaucoup plus de libres, come les *Germain*s, les *Gaulois*, les *Espagnols* & les *Scithes*, au lieu que tous les Peuples savans, tous généralement, ont gémi sous le joug le plus dur & le plus honteux.

L'opression des Peuples pauvres n'a été qu'à tems; dès qu'elle s'est fait trop sentir, on l'a secouée; voilà l'Histoire de la *Grèce*, de *Rome*, de l'Angleterre, de la Suisse & de la *Suède*. Enfin l'Auteur trouve nos Pères bien à plaindre d'avoir été pendant tant de Siècles forcés de défendre leur Liberté à la pointe de l'épée, & il est très-charmé de n'être né que celui-ci: En éfet, il est moins pénible d'employer sa matinée studieuse à faire l'Apologie du luxe, & à se rendre le soir au Spectacle, que d'escalader un Mur, ou de défendre un Rempart. Je m'imagine cependant qu'il y a bien du plaisir à embrasser sa Femme & ses Enfans, après une Victoire, qui leur conserve l'honneur & la

vie;

vie ; & que les réjouissances militaires qui les acompagnoient , valoient à peu près nos Fêtes galantes , si bien ajustées, si bien compassées , où l'on trouve tout , hormis la joie naïve & la liberté.

On croit que le Luxe est l'Enfant chéri de l'Auteur ; qu'il l'a pris sous sa protection , & juré de ne pas voir ses défauts , tant il a d'assurance à nier l'évidence même : Il ne conçoit pas qu'une Ame , qui s'occupe bien féricusement de Cabriolets , de Vernis , de Glaces , de Dorures , de Cuisiniers , de Chevaux , en soit moins propre à la vie immortelle & spirituelle que son Créateur lui destine : Que dis-je ! Il soutient qu'un Palais , un Equipage , une bonne Table n'empêchent point les Riches de soulager les Pauvres ; leur en reste-t-il les moiens ? Ont ils seulement le tems de penser aux Misérables ? Est-ce au milieu de la Pompe & des Fêtes , que les cris de la Veuve & de l'Orphelin pénétreront jusqu'à eux ? Non seulement ces folés dépenses les empêchent d'aider le pauvre , elles en augmentent le nombre ; non seulement ils ne peuvent être bienfaisans , ils deviennent souvent Maitres injustes , mauvais Débiteurs , & peut-être Banqueroutiers ; mais sans tout cela , n'est-il pas incontestable , que la transformation
de

de deux ou trois Maisons en un seul Pais doit enchérir les Loiers, & que plus on mettra de Champs en Prés, plus le prix du blé doit hauffer, & c'est le Peuple qui l'achète.

Ces raisons suffisent sans doute, pour renverser non seulement la Thèse de l'Apologiste, mais encore pour détruire le soupçon qu'il a, que je n'en ai entrepris l'attaque que par dépit de voir M. ROUSSEAU trop vivement pressé par ses Armes: Quelque cas que je fasse de sa Personne & de ses Ecrits, je crois cependant que sans eux j'eusse distingué le blanc du noir; il est bien vrai, que je n'ai pu voir sans une forte d'indignation le petit acharnement avec lequel il a rempli 12. à 15. Journeaux de quolibets contre lui; mais franchement je n'ai pas crû un instant, qu'ils pussent en imposer à personne, *Telum imbellè sine ictu,* ses traits ne vont point jusqu'à lui. Ainsi, Mrs. les Apologistes, quelque facile que fut la défense de ce grand Home, quelque aisé qu'il fut de vous faire voir, que si les Américains avoient pendu le premier Européen qui arriva dans leur Pais, nous ne l'ensanglanterions pas aujourd'hui, on vous laissera le Champ libre; ne le ménagés donc plus, déployés toutes vos forces, & soies sans

furs; que la Maffue auroit honte d'être employée à écraser vos Fuseaux. Encore quelques mots sur la Comédie, qui est une autre de vos Pupiles & je finis. Ses Partifans & vous prétendés qu'elle corrige des ridicules; mais indiqués les ces ridicules? Est ce la fatuité? Ils font presque tous petits Maîtres: Est-ce la manie de favoir? Surement nous cherchons plus à éblouir qu'à nous instruire: Est ce la bigoterie? Nous fomes bien plus voisins de l'Irréligion que de la Superftition: Est-ce cette timidité, cette pudeur aimable, qui sied si bien à la jeunesse? J'avoüe que la Comédie épargne aux uns l'embarras des Déclarations, aux autres celui des Réponses; il ne s'agit que de faire des applications; on y apprend à nouer & à conduite une intrigue, à donner des noms odieux à l'Autorité paternelle, & bientôt à la mépriser: Voilà le prémier fruit de la Comédie; c'est aux Parens avisés & sages à y mener leurs Enfans.

Elle réforme, ajoute t-on, les Vices eux-mêmes; elle perce de traits vainqueurs l'Avatice, le Jeu, la Flaterie, & l'Orgueil: Elle fait donc plus que la Réligion; on ne voit donc, dans les Villes où elle est établie, que peu ou point d'Harpagons, de Flateurs, de Superbes & de Joueurs; j'en appelle au
témoin

témoignage de quiconque conoit un pèté les Mœurs du Beau-Monde & de *Londres* & de *Paris*; mais quand cette jactance seroit aussi fondée, qu'elle est illusoire, ne peut-on pas tirer le même fruit de la lecture des Pièces de Caractères, qu'on ne condanna jamais? Ou croit-on que ces Préceptes gagnent quelque chose à passer par des bouches impures?

Des bouches impures? Oui, & l'introduction de la débauché est un des reproches capitaux que je fais à la Comédie: Transportons-nous y pour un moment. La Scène s'ouvre, les Acteurs débutent, on comence par étaler de grands sentimens, qui ne vont que jusqu'à l'oreille, ou par ataqer des ridicules, qui ne sont souvent que dans l'Imagination, & l'on finit par des Ballets & des Danses lascives, où l'Equipage leste des Acteurs, leurs Chançons libres, leurs Voix éféminées, leurs Gestes impudiques portent de concert la flamme dans l'Ame, & y alument d'impétueuses passions.

J'ignore les éfets que ces passions ont produits sur le Sexe; mais ce qui n'est que trop certain, c'est qu'elles en ont eu de très-funestes pour le nôtre, dont l'autre même ne peut manquer de se ressentir. On seroit étoné d'apprendre combien de ma-

ladies

ladies honteuses & contagieuses ces *Lucrettes prétendues* ont données à notre jeunesse : J'en appelle à nos Chirugiens.

Et en éfet, il seroit ridicule de prétendre, que des personnes si habiles à émoder les Passions, n'en eussent point elles-mêmes, ou ne voulussent pas mettre à profit celles des autres ; & qu'ayant perdu l'honneur, elles refusassent de gagner de l'Argent, qui en tient lieu dans ce Siècle.

C'est un grand mal que le libertinage ; d'autres maux plus afreux encore ne manqueront pas de le suivre, si le Spectacle se soutient parmi nous : Les Maris feront bientôt ce que fait aujourd'hui la jeunesse, & au lieu du nombre assés grand encore de Mariages heureux, qu'on voit parmi nous, on n'y verra presque plus qu'Epoux perfides & adultères, dissipateurs au dehors, sombres dans le domestique, négligeans leurs Enfans, & regardans au plus leur Mère avec indifférence : De scandaleuses Séparations suivront un mécontentement trop fondé ; les jeunes Gens fuiront un état, dont ils ne voudront point remplir les Devoirs ; le nombre des Citoïens diminuera, & celui des bons Citoïens encore davantage ; car un mauvais Mari & un mauvais Père ne peut-être un bon Citoïen ;

on n'aime pas ses Compatriotes plus que sa Femme & ses Enfans.

Ce que je dis est-il hasardé? Ou plutôt n'est-il pas fondé sur la plus incontestable des expériences? C'est au Théâtre, c'est aux Maximes qu'on y débite, c'est à tous les objets qui y frappent les regards, que la Ville de . . . doit cette impudicité affreuse, qui met le deuil dans tant de Mariages, le désordre le plus infame dans tant d'autres, & qui cause la ruine de tant de riches Maisons. Les mêmes causes produiront les mêmes effets; c'est à présent aux Mères, qui aiment leurs Filles, à les y conduire en toute diligence. Et quel tems! quel tems choisit-on encore pour élever ce Temple lugubre à la Débauche & aux Voluptés? Un tems où la moitié de l'Europe est baignée dans son Sang; où elle est toute dans la souffrance; où le Commerce périt; où les Arts languissent; où toutes les Fortunes chancelent, parce que la plupart des Monarchies sont ébranlées: Voilà le tems, voilà l'époque, que nos Corrupteurs choisissent pour se livrer avec fureur aux plaisirs, pour insulter aux maux de la Terre, & pour attirer sur nous tous ceux qui renversent les Etats foibles & corrompus. Que dis-je? Non seulement ils ferment l'oreille
aux

aux cris amers de tant de Familles éplorées, de tant de Villes facagées, de tant de Peuples désolés, de tant de milliers d'Hommes descendus dans la nuit profonde; ils osent même, ils osent traiter de barbare, quiconque ne les veut pas imiter, ou élève sa voix contre tant d'abus; il faudra pour devenir humains à leur manière, nous rendre sourds à la Voix de l'Humanité dans les larmes; corrompre nos Compatriotes, & nous perdre nous mêmes avec eux.

O Mères! Je vous en conjure aîés en la tendresse! Renoncés & faites renoncer vos Filles à un plaisir si amer dans ses suites! Jeunes Gens! Montrés un Cœur de Citoyens, avant de jouir de leurs droits; on ne peut trop-tot servir la Patrie, & si vous hésitiés à lui faire ce sacrifice, comment lui feriez-vous celui de vôte Sang ou de vôte Fortune, auquel vous êtes obligés? Enfin, s'il en est encore qui résistent à la Raison, Pères, aîés en pour eux tous; servés vous une fois pour leur bien de cette autorité, que la Nature vous done, que la Religion confirme, & que les Loix ont scellée: Vous étiez autrefois de petits Rois dans vos Familles; soiés en du moins les Censeurs, & vous mériterés non seulement le beau titre de Pères, mais encore celui de Pères de la Patrie.

GENEVE.

Y 2

A M R S

A MRS. LES ÉDITEURS.

REFLEXIONS

Sur les Reliques des Pasteurs de la Campagne de la Principauté de Neuchâtel & Valangin.

MESSIEURS,

IL est surprenant que la Plante nommée GENEPI, dont vous nous avez donné une si savante Dissertation, dans votre Journal de Juin, n'ait de Vertu qu'entre les mains des Pasteurs de la Campagne de ce Pais; & qu'entre celles de Mrs. les Docteurs de la Faculté de Médecine, elle ne produise que peu ou point d'effet. On doit considérer ceci come une espèce de miracle, car il est certain que les Pasteurs de la Campagne, qui ont donné charitablement ce Remède dans les Pleurisies, à ceux qui s'en trouvent ataqués, ont toujours parfaitement réussi, sans qu'aucun ait péri entre leurs mains, dès qu'ils ont pu le donner dans les premiers jours du mal, & que le Malade s'est conduit come on le lui prescrivait.

orivoit. Je conois un Pasteur de cet Etat, qui m'a assuré avoir donné le *Génépi* à plus de 60. Persones ataquées de Pleurisie, de tout age, de tout Sexe, & quelques unes de Corps diformes & mal constitués, qui dans moins de 3. jours ont été guéries, sans qu'aucune soit morte.

Je fais un autre Pasteur du même lieu, qui à la vérité n'a pas eu occasion de donner le *Génépi* à tant de Persones que le précédent, mais d'une quinzaine à qui il la donné, aucune d'entr'elles n'a manqué d'être guérie dans moins de trois jours aussi, quoi qu'il se soit trouvé parmi ces Malades des personnes de passé 63. Ans. Après la Dissertation que vous venez de nous donner, ne doit on donc pas considerer ce que je viens de dire come quelque chose éfectivement de miraculeux, ou pour le moins d'extraordinaire. Quoi! Des Pasteurs de la Campagne, qui n'ont jamais fait de Cours de Médecine, qui à peine peuvent conoitre si un malade a de la Fièvre, ou non, qui ont ignoré jusques à présent, qu'il y a 5. sortes de *Génépi*, dont la première sorte s'appelle en Latin *Mille Folium alpinum odoratum tomentosum nanum*; la seconde *Ab-sintium alpinum incanum* &c. ces Pasteurs, dis je, guérir radicalement en peu de tems

quantité de malades , de Pleurifles , & cela avec une Théère d'Eau chaude dans laquelle on a mis une pincée de *Génépi*, qui vient du *Quetteur* du *Mont St. Bernard*, sans favoir auquel de ces grands mots Latin il appartient, non seulement guérir, mais même prédire à leurs Malades, avant que de leur donner ce Remède, que deux heures après qu'ils auront pris les deux premières Tasses de cette Théère, ils seront infalliblement délivrés de leurs points; & que deux jours après, il seront guèris de leur Pleuriflé, sans que jamais cette prédiction ait manqué à aucun. Vous avouerez avec moi, *Messieurs*, qu'il y a la du furnaturel; & que si nous professons une Religion, qui admit les Miracles modernes, il y en auroit là plus qu'il n'en faut, pour faire canonifer, en vertu de leurs saintes Reliques, ces Pasteurs de la Campagne, & malgré toute l'oposition, que quelques Docteurs de la Faculté, voudroient y apporter.

Ce n'est point, *Messieurs*, pour critiquer l'excellente Dissertation, que vous nous avez donnée sur le *Génépi*, que je prens la liberté de vous écrire cette Brochure. Je suis fort éloigné d'avoir les lumières & les connoissances nécessaires, pour combattre les Raisonnemens de l'Auteur. Je me borne
à la

à la pratique & aux heureux états que le *Génépi* a constamment produit dans la Pleurisie, & dans les gros Rhumes, entre les mains de ces Pasteurs de la Campagne. Mais afin que cette Pratique puisse avoir son effet, je dois vous dire ici, de quelle manière il faut se servir du *Génépi*.

Dès que la Pleurisie est déclarée, on peut d'abord faire saigner le Malade, & deux heures après lui doner le *Génépi*. Pour cet effet, vous prenez une Théère d'environ demi pot, dans laquelle vous avez mis une bone pincée de *Génépi*: Vous la remplissez d'Eau bouillante, come on fait le Thé; après l'avoir fait infuser environ demi quart d'heure ou plus, vous en donnés 2. Tasses au Malade, & deux heures après, plus ou moins, encore une Tasse, suivant que la Transpiration agit. Il faut avoir soin de remplir toûjours la Théère, à mesure que vous en versés pour le Malade: Continuées ainsi desuite, d'heure en heure, jusqu'à ce que ce qui reste dans la Théère n'ait plus que le gout d'Eau: Souvent la Théère n'est pas à ce point, que le Malade est délivré de la Pleurisie, & qu'il voudroit déjà se lever du Lit; mais il faut bien prendre garde de le laisser faire; il faut au contraire le tenir au Lit une couple de jours, pour laisser resfermer peu à

peu les ports, que la grande Transpiration lui a ouverts & que sa Santé se raffermisse : Autrement, l'on a à craindre une Rechute, come cela est arrivé a quelques uns, qui n'ont pas voulu se ménager. Si cette rechute arrive il n'y a qu'à recomencer le Remède; le Malade en souffrira plus que la première fois, mais ce sera sa faute: Cependant le Remède ne laisse pas que d'operer,

Il sera bon d'observer ici, que moins le Malade pourra se faire changer de Chemise & mieux : Une fois le matin, & une fois le Soir, seroit bien assez, si l'on pouvoit s'en tenir là; Et come la Transpiration afoiblit beaucoup le Malade, il faut avoir soin de lui doner de bons bouillons aux Gruaux ou autres de 3. en 3. heures, mais qu'il s'abstienne de manger : S'il est alteré, on peut lui doner à boire d'une Tisane fort simple, mais plus que tiède, composée seulement si l'on veut, de Figues ou Raisins secs, Bois de Réglisse, Anis, & un peu de Cannelle.

Enfin il faut avoir soin de purger le Convalescent, avant qu'il sorte de la Chambre.

Il seroit à desirer que nous eussions des Reliques aussi efficaces & d'un effet aussi prompt, que

que celles du *Génépi*, pour toutes fortes de Maladies. On auroit beau prouver par la Théorie que ces Remèdes ne sont pas de grande utilité, on ne laisseroit pas que de s'en servir & de bénir Dieu de leurs effets.

J'ai l'honneur d'être &c.

Du Comté de NEUCHATEL'
en SUISSE. L. C. D.



QUATRAINS

Sur les sept Péchés mortels.

M. de CHAUVELIN, Ambassadeur de France à Turin, soupant à Paris avec 7 Dames, badina sur ce que ce nombre ne s'accordoit ni avec celui des *Muses*, ni avec celui des *Graces*, & convenoit avec celui des *Péchés mortels*. La plaisanterie fut trouvée bonne, & les Dames se disputèrent les Péchés. Pour les acorder, on tira au sort, & M. de CHAUVELIN fit à chacune les Quatrains suivans :

L'ORGUEIL.

Mad. DE MAULEVRIER.

L'Orgueil vous doit un changement bien doux ;
Jadis il passoit pour un Vice ;

Depuis qu'il a le bonheur d'être à vous ,
On le prendroit pour la Justice.

LA LUXURE.

Mad. DE MONTBOISSIER.

Dût-il vous en coûter quelque peu d'innocence ,
Un si joli Péché ne peut vous alarmer :
Vous savés trop le faire aimer ,
Pour ne lui pas devoir de la reconnoissance.

LA GOURMANDISE.

Mad. DE CHAUVÉLIN.

En songeant à votre Péché ,
En vous voïant les traits d'un Ange
En vérité je suis faché
De n'être pas quelque chose qu'on mange.

L'AVARICE.

Mad. DE SURGÈRES.

Quoique votre Péché paroisse un peu bizarre ,
Si vous vouliés , il deviendroit le mien ;
Iris , si vous étiez mon bien ,
Je sens que je ferois avare.

LA COLÈRE.

Mad. DE COURTEILLES.

Sans vous défendre la Colère ,
 Je vous y ferois renoncer ;
 Il ne vous seroit plus permis de l'exercer ,
 Que contre ceux à qui vous n'aurez pas su plaire.

LA PARESSE.

Melle. DE LISSÉ. ()*

Vous êtes paresseuse ; il faut vous excuser :
 Je vois votre raison , quand on est sûr de plaire
 On peut fort bien se reposer ;
 Il ne reste plus rien à faire

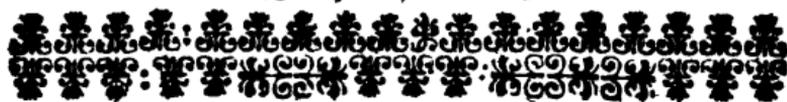
L'ENVIE.

Mad. D'AIGUILLON.

Peut-être je suis indulgent ;
 Mais à votre Pêché , *Tbémire* , je fais grace :
 Ne faut-il pas que je vous passe ,
 Ce que j'éprouve en vous voiant ?

EPI-

(*) On croit que ce Nom peut avoir été changi.



E P I T R E

A un Ami sur un petit Voïage qu'il a fait à
B E R N E.

T Andis qu'au sein des Murs de *Berne*
 Cher Ami vous *courés les Rîes* ;
 Qu'au gré d'un Cœur qui vous gouverne,
 Loin des ennuïeuses cohües ,
 Vous voltigés , caracolés ,
 Rîés , chantés , papillonés ,
 Partout ou vous trouvés des Graces :
 Que les Jeux badins enchainés
 Se plaisent à suivre vos traces :
 Qu'en ces Lieux chéris de *Plutus* ,
 Vous savourés les doux tributs ,
 Que des Côteaux les plus célèbres ,
 On y rassemble pour *Bachus* :
 Qu'en dépit des voiles funèbres
 Dont la nuit en cette Saison
 Couvre trop tôt nôtre horison ,
 Enfant gâté des Destinées ,
 Vous passés de longues journées
 Plus en Festins , qu'en Oraison ,
 Pensés vous qu'en son hermitage
 Un Pauvre Doïen confiné ,

Afecte en vain le personnage
 D'un Philosophe rétrogné ?
 Mais où pouvoir être tranquile ?
 Loin du bruit afreux de la Ville ,
 Loin du tracas : Il est minuit
 Et le Sometil encor me fuit.
 Des Vents la bruiante Cohorte
 Dans mon misérable réduit
 Agite tout , Fenêrre & Porte ;
 Au Grenièr, les Chats en débat
 Font autant de bruit qu'au Sabat.
 C'est toûjours quelque Mariage.
 Des Mineurs l'Essai bourdonant,
 Malgré le froid , la nuit , le vent ,
 Chacun d'eux sur son instrument
 A qui mieux mieux fait le tapage :
 Basses , Haut-bois , Flutes & Cors !
 Je crois qu'ils ont le Diable au Corps.

Le jour paroît : Autres acords :
 J'entends déjà mainte Charette ;
 Des Rusttes au gosier d'airain
 Vomissent de gros mots sans fin ,
 Que le stupide Echo répette :
 Ce n'est pas tout ; le Forgeron ,
 Sous ses coups fait gémir l'enclume :
 L'autre d'un antique Chaudron ,
 Tire un son rauque qsi m'enrhume.
 Tambour batant , Maître Enrollettr ,
 Dans nos quartiers sans cesse rode.

(Du Vin je fais grace au Crieur .
Jamais sa voix ne m'incomode.)
Mais ce détestable Chanteur ,
Ce maudit Sifleur de Linote ,
Cet autre Porteur de Marmote ,
Ce Racomodeur de Soufflets ,
Que fais-je enfin ? Gens de leur sorte :
Il faudroit des Anges tous faits
Pour les tolerer sans murmure.

Après Diné : Autre tournure :
On vole vers *Agamemnon* (*)
Et c'est toujours en Phaeton ,
Musqué , pincé sur le beau ton ,
Qu'on y vient montrer sa figure ;
Acteurs , Actrice , tout , dit-on ,
Y fait Miracles ; tout enchante :
Beaucoup 'de feu dans l'Action
Une Voix sonore , touchante ,
Tout y peint bien la passion.
A leur tour , *Alzire* , *Fatime*
Partagetont l'attention ,
Et moi du tout , triste Victime ,
Je n'entendrai que carillon !
Ici c'est un Cocher qui jure ;
Et là , quelque lourde Voiture
Dont les Courriers sont épuisés ,

(*) *Ala Comédie à Lausanne.*

Enfonce les Pavés brisés.

Sur ce Pont fameux d'Henri-Quatre,
 J'ai vû cent Fiacres courouçés,
 J'ai vû maints Filoux empressés,
 Et de noirs Savoïards se battre,
 Qui faisoient moins le Diable à quatre.
 Ami, brifons-là ; concluons :
 Isolé , rêveur , solitaire
 Si loin de vous , que puis-je faire ?
 Mais revenés & nous tirons.
 Revenés aimable & volage ,
 Dans un inocent badinage
 Couler d'agréables momens :
 C'est l'Amitié qui vous apelle :
 A cette voix tpûjours fidelle ,
 Rompés vos nœuds, quoique charmans,

L A U S A N N E.

E N I G M E.

JE suis un Saint. Vous dirai-je mon Nom ?
 Non , par humilité je cache ici ma gloire.
 Je vous l'ai pourtant dit. N'allés pas dire non.
 Vous l'avés sous les yeux & vous pouvés m'en croire.

LOGOGRIPE.

JE fais presqu'en tous lieux le tourment de l'es-
sance.

Est-on jeune, ou m'oublié; est-on vieux, ou
m'encensé.

Je porte dans mon sein mon ennemi mortel.
Il veut m'anéantir, & mon malheur est tel,
Qu'en le perdant, je perds presque toute existence.
Déjà de mes dix piés huit font en sa puissance:
Mais il m'en reste deux, qui peuvent aisément,
Suivant qu'ils sont placés, être pris pour deux cent.

T A B L E.

<i>L'Abëille Littéraire XV. Essai.</i>	220
<i>Le Triomphe de la Raison, Alégorie.</i>	239
<i>Lettre à M. R** ou Réponse à ses Réflexions sur le Luxe.</i>	288
<i>Réponse à la Lettre de l'Ami de l'Apologiste du Luxe.</i>	316
<i>Aux Editeurs à l'occasion du Genépi.</i>	332
<i>Quatrains sur les 7. Péchés mortels.</i>	337
<i>Epitre à son Ami sur un petit Voïage à Berne.</i>	340
<i>Enigme ☉ Logogripe.</i>	343